

Sommes-nous assez 'bêtes' ?

2 février 2023

L'étude de l'évolution des espèces nous apprend que nous, humains, [avons la même origine que la totalité des êtres vivants](#) ... il y a de cela un peu plus d'un milliard d'années. De son côté, la génétique observe que [nous partageons 98 % de notre ADN avec le chimpanzé](#) (de la lignée duquel le genre Homo s'est séparé il y a un peu plus de deux millions d'années).

Spécisme et anti

Au
vu
de
ce
s
do
nn
ée



s, « The creature was breaking the rules, was totally mistaken, utterly wrong to think I could be reduced to food. As a human being, I was so much more than food » dans le post le ['Pilule bleue ou pilule rouge ?'](#)

ct
io
nn
ée
s
au
ha
sa
rd
pa
rm
i
bi
en

d'
au
tr
es
,
no
us
so
mm
es
dé
jà
pa
s
ma
l
'b
êt
es
,
Et
po
ur
ta
nt
no
us
so
mm
es
sp
éc
is
te
s.
L'
êt

re
hu
ma
in
se
vi
t
co
mm
e
sé
pa
ré
du
re
st
e
du
vi
va
nt
,
jo
ui
ss
an
t
d'
un
st
at
ut
pa
rt
ic
ul
ie

r,
as
so
rt
i
év
en
tu
el
le
me
nt
de
di
ve
rs
dr
oi
ts
à
l'
en
co
nt
re
de
ce
lu
i-
ci
,
pa
rm
i
le
sq
ue

ls
ce
lu
i
d'
ex
pl
oi
te
r
ou
de
ma
ng
er
de
s
mi
cr
o-
or
ga
ni
sm
es
(s
él
ec
ti
on
né
s
et
cu
lt
iv
és

po
ur
la
fe
rm
en
ta
ti
on
de
de
nr
ée
s
al
im
en
ta
ir
es
pa
r
ex
em
pl
e)
,
de
s
vé
gé
ta
ux
(s
él
ec
ti

on
né
s,
cr
oi
sé
s,
gé
né
ti
qu
em
en
t
mo
di
fi
és
)
te
l
le
na
ve
t
qu
e
je
vi
en
s
de
ra
me
ne
r
du

po
ta
ge
r,
ou
de
s
an
im
au
x
(t
ra
ct
io
n,
sa
cr
if
ic
es
,
ex
pé
ri
me
nt
at
io
n
sc
ie
nt
if
iq
ue
,

co
ns
om
ma
ti
on
de
se
cr
ét
io
ns
te
ll
es
le
la
it
ou
le
mi
el
,
co
ns
om
ma
ti
on
de
la
ch
ai
r,
us
ag
es

mu
lt
ip
le
s
de
la
pe
au
,
de
s
os
ou
de
s
vi
sc
èr
es
)
L'
hu
ma
in
,
lu
i,
se
mb
le
dé
fi
ni
ti
ve
me

nt
au
to
-
ré
fé
re
nc
é
co
mm
e
le
'm
an
ge
ur
no
n
ma
ng
ea
bl
e'
de
[Ba](#)
[pt](#)
[is](#)
[te](#)
[MO](#)
[RI](#)
[ZO](#)
[T](#)
(j
us
qu
'à

ce
qu
e
-
ho
rr
if
ié
-
il
se
vo
ie
te
l
un
re
pa
s
da
ns
l'
œi
l
du
cr
oc
od
il
e,
co
mm
e
no
us
l'
a

na
rr
é
Va
l
PL
UM
WO
OD
da
ns
un
ar
ti
cl
e
pr
éc
éd
an
t)

·
No
to
ns
né
an
mo
in
s
qu
e,
à
dé
fa
ut
de

co
ns
om
me
r
la
ch
ai
r
de
se
s
co
ng
én
èr
es
,
l'
ex
pl
oi
ta
ti
on
éc
on
om
iq
ue
de
se
s
se
mb
la
bl

es
ne
se
mb
le
pa
s
po
se
r
de
pr
ob
lè
me
pa
rt
ic
ul
ie
r
à
l'
êt
re
hu
ma
in
.

UNE MÉGALOPOLE CONSTRUITE DANS LE DÉSERT SAOUDIEN POUR FAIRE DU SKI —



Spécisme à rebours ! Ils n'ont pas vraiment tort ... ([source](#))

Ma
is
re
ve
no
ns
à
no
s
mo
ut
on
s,
si
j'
os
e
di
re
.
D'
Ar
is
to
te
à
no
s
jo
ur
s,
en
pa
ss
an
t
pa

r
la
ré
vo
lu
ti
on
fr
an
ça
is
e,
l'
hi
st
oi
re
du
sp
éc
is
me
es
t
lo
ng
ue
.
Au
jo
ur
d'
hu
i
ce
s
qu

es
ti
on
s
re
su
rg
is
se
nt
co
mm
e
si
el
le
s
ét
ai
en
t
né
es
av
ec
le
si
èc
le
et
gé
né
ra
le
me
nt
so

us
un
an
gl
e
d'
ap
pr
oc
he
as
se
z
ob
tu
s
(p
as
vr
ai
me
nt
au
se
ns
gé
om
ét
ri
qu
e
du
te
rm
e)
,
mé

la
ng
ea
nt
al
lè
gr
em
en
t
co
nf
us
io
ns
ép
is
té
mo
lo
gi
qu
es
,
se
ns
ib
il
it
és
sc
hi
zo
ïd
es
d'
hu

ma
in
s
dé
co
nn
ec
té
s
de
to
ut
ce
qu
i
ne
se
ra
it
pa
s
nu
mé
ri
qu
e
ou
vi
rt
ue
l,
si
mp
li
sm
e
(j

'a
ur
ai
s
au
ss
i
bi
en
pu
éc
ri
re
'g
ât
is
me
)
ét
hi
qu
e,
cr
is
e
de
l'
id
en
ti
té
ex
is
te
nt
ie
ll

e
et
an
go
is
se
s
éc
ol
og
iq
ue
s.
Ai
ns
i,
ce
s
de
rn
ière
re
s
an
né
es
,
le
sp
éc
is
me
a
fa
it
l'
ob

je
t
d'
un
e
(r
e-
)d
éc
ou
ve
rt
e
pa
r
le
bi
ai
s
de
l'
an
ti
sp
éc
is
me
.
Un
e
te
ll
e
ci
rc
on
st

an
ce
ne
me
pa
ra
ît
gu
èr
e
pr
op
ic
e
à
un
e
re
ch
er
ch
e
sé
ri
eu
se
à
pr
op
os
d'
un
qu
es
ti
on
ne

me
nt
po
ur
ta
nt
ha
ut
em
en
t
pe
rt
in
en
t.
Ca
r
no
tr
e
re
la
ti
on
au
x
an
im
au
x,
au
vi
va
nt
en
gé

né
ra
l
ou
au
mo
nd
e
da
ns
sa
gl
ob
al
it
é,
co
ns
ti
tu
e
un
e
be
ll
e
po
rt
e
d'
en
tr
ée
al
or
s
qu

e,
ap
rè
s
av
oi
r
pa
ss
ab
le
me
nt
ce
rn
é
le
s
li
mi
te
s
de
l'
on
to
lo
gi
e
dé
sa
st
re
us
e
du
mo

nd
e
qu
i
s'
ac
hè
ve
(l
a
sé
ri
e
de
qu
at
re
ar
ti
cl
es
ay
an
t
dé
bu
té
av
ec
'H
au
t
le
s
cæ
ur
s'

),
no
us
no
us
in
te
rr
og
eo
ns
av
id
em
en
t:
qu
e
me
tt
re
à
la
pl
ac
e
?
Le
s
qu
es
ti
on
ne
me
nt
s

ac
tu
el
s
re
la
ti
ve
me
nt
à
ce
qu
i
es
t
dé
no
mm
é
In
te
ll
ig
en
ce
Ar
ti
fi
ci
el
le
,
so
uv
en
t

ab
or
dé
s
av
ec
le
s
mê
me
s
bi
ai
s
d'
ai
ll
eu
rs
qu
e
la
qu
es
ti
on
an
im
al
e,
no
us
in
te
rp
el
le

nt
to
ut
pa
re
il
le
me
nt
re
la
ti
ve
me
nt
à
ce
qu
i
no
us
co
ns
ti
tu
e
en
ta
nt
qu
'ê
tr
e
hu
ma
in
.

Dans mon [dernier article](#), je défendais l'intérêt d'une démarche les deux pieds (et la tête) dans le monde en crise, aux antipodes d'un académisme éthéré. Nous creuserons donc ici la première de ces questions bien actuelles. Nous tenterons dans le billet du jour une approche plus heuristique de la question de nos rapports aux animaux (avec un petit détour par le vivant non humain), plus globale peut-être également (avant d'aborder – dans un post à venir – les interpellations de l'Intelligence Artificielle comme 'individu technologique').

(...) C'est la représentation que l'on a de soi-même, de la manière dont il convient de se comporter avec les autres et de ce qu'on peut attendre d'eux, des valeurs les plus fondamentales (« l'humanité») et même, parfois, de ce que l'on peut espérer de la vie voire de l'au-delà, qui se trouve être en jeu dans toute conception des relations entre l'homme et l'animal.

[Jean-Yves CHATEAU](#) dans l'introduction à '[Deux leçons sur l'animal et l'homme](#)' de [Gilbert SIMONDON](#)

[Toujours dans le même article](#), nous avons approché cette question de la position de l'humain par rapport au reste du vivant (sans l'épuiser, loin s'en faut), en y recherchant l'empreinte du mythe ou, apport plus récent, de l'humanisme. Aujourd'hui nous constatons que « l'anti-spécisme, dans ce qu'il nous donne à voir ou à lire en tout cas, échoue fondamentalement à ramener l'homme dans la nature » ([Étienne BIMBENET, Le complexe des trois singes, 2017](#)). L'analyse de ces fourvoiements, dans les paragraphes qui suivent, devrait nous permettre d'avancer plus loin dans notre propos.

'Je suis un animal mais qui suis-je ?', une question politique

Savoir s'il faut distinguer ou non vie humaine et vie animale, jusqu'à quel point et comment, n'est, semble-t-il, pas une question à laquelle réponde directement aucune

science.

Jean-Yves CHATEAU, idem.

L'antispécisme n'est évidemment pas une science mais, au départ, une militance qui, non seulement a attiré l'attention sur la question de la maltraitance animale, en particulier dans les pratiques industrielles d'élevage et d'abattage ([L214](#)), mais a eu le mérite insigne de relancer le débat sur notre relation à l'animal. Rappelons-nous tout d'abord, il est des évidences que nous finissons par oublier, que les temps ne sont pas si lointains (le milieu du XVIIIème siècle) où il était tout à fait convenable de s'interroger sur l'existence d'une âme chez le nègre ([Montesquieu](#), dans ['De l'esprit des lois'](#), en fit un usage ironique). La pensée nazie niait l'appartenance de la 'race juive' à la communauté humaine. Une remise en cause de nos certitudes relativement à ce qui fait ou non notre humanité semble donc toujours bonne à prendre. L'approche antispéciste cependant a largement tendance à effacer toute distance entre animaux et espèce humaine. Constituons nous avec les animaux, au-delà de toute considération phylogénétique (voir plus haut), une seule et même classe ?

Effacer toute différence, autre que quantitative, entre l'homme et l'animal, représente une démarche lourde de conséquences, sur un plan conceptuel bien sûr mais tout autant social et politique, une attitude bien représentative de nos égarements actuels. Étienne BIMBENET, dans l'ouvrage déjà cité plus haut, identifie trois mécanismes à l'œuvre dans la réflexion antispéciste, mécanismes que nous allons examiner ci-après.

L'auteur interroge d'abord la prédominance dans notre société, dans notre vie quotidienne ou nos imaginaires, des savoirs, et donc des schémas explicatifs, naturels (biologie, génie génétique, neurosciences, ...) sur les sciences de l'homme comme

l'anthropologie, la sociologie ou la science politique. A ce prisme l'être humain peut être considéré essentiellement comme un animal, ou une mécanique dans le cas des neurosciences. Il s'agit donc d'une certaine forme de réductionnisme.

Le jugement moral antispéciste, ensuite, apparaît comme un sophisme qui voudrait que, puisque notre spécisme nous a conduit à la maltraitance ou à l'exploitation animale, alors le spécisme serait à rejeter. Au travers de ce travers de raisonnement, on perçoit l'incapacité à accepter la différence : nous ne pourrions accepter que l'animal soit différent de nous et en même temps le respecter. Ce rejet de la différence, nous le percevons dans bien d'autres aspects de notre vivre ensemble (nous y reviendrons sans doute dans un prochain article).

Sur un plan philosophique enfin, le retournement radical de la perspective métaphysique ou religieuse, de notre croyance en l'exception humaine nous laisse sans alternative. L'homme, depuis des siècles, se voyait assis sur le trône de la création, ou de la nature. Déchu, il semble incapable de se situer autrement que dans l'absence de spécificité. Une réelle perte d'identité qui semble-t-il nuit à notre clairvoyance (voir l'article '[Pilule bleue ou pilule rouge ?](#)').

Droits humains et non humains

La négation de ce qui différencierait l'humain de l'animal est à la source de thèses considérant les animaux (mais pas que) comme des sujets de droit. De droit humain bien entendu, puisqu'il ne peut exister de construction juridique que élaborée à l'aide du langage et sans un minimum d'institutions sociales, c'est-à-dire dans le monde des humains . Aucun droit ne nous appartient par nature ou plutôt par essence. Ce que nous appelons 'droits', c'est l'institutionnalisation de rapports de force et, comme tous rapports de force, ils sont changeants, relatifs, temporaires. Et si l'animal est complètement étranger à la notion de morale, donc de valeurs,

ce sont bien des valeurs humaines, hautement contingentes qui plus est, qui devraient s'appliquer à l'animal. Et c'est là que l'aporie se boucle, nous allons en discuter tout bientôt.

Il existe pourtant de multiples situations où un être vivant en utilise un autre pour se nourrir de sa chair (proie/carnassier), ou de ses exsudats ([puceron/fourmi](#) par exemple) quand il n'y a pas tout simplement [parasitisme](#). Notre organisme lui-même héberge une quantité impressionnante d'hôtes désirés ou non (ainsi [on compterait 3,9 exposant 10 bactéries dans le microbiote d'un adulte humain moyen](#)), dont certains vivent complètement à nos dépens voire sont [potentiellement nuisibles à notre santé](#). Allons-nous négocier quelques droits avec eux ?

Sans oublier ce que les humains font à d'autres humains. Non seulement les guerres ou les situations d'oppression évidente. Mais il y a maintes formes d'utilisation de l'autre, présent ou à venir, en particulier économiques, desquelles d'ailleurs bien souvent nous nous accommodons plutôt aisément – au moins lorsque nous nous situons du bon côté du portefeuille – à moins que nous n'ayons pris la précaution de pratiquer cette gentille naïveté qui nous permet d'ignorer ce que nous préférons ne pas voir. Nous y reviendrons, c'est certain, nous ne sommes pas en capacité de développer aujourd'hui.

Vision systémique

Nous pouvons néanmoins déjà poser à ce stade qu'il nous est impossible d'exister en tant qu'humains sans nuire à d'autres humains. Nous pouvons par contre œuvrer à réduire cette empreinte. Pareillement, notre existence (la reproduction des conditions matérielles de notre existence, pour reprendre un concept classique de [Karl MARX](#)) pèse sur l'ensemble des vivants, humains donc mais non-humains également. Elle en nourrit d'autres également (organismes s'alimentant de nos déchets par exemple). Toute existence, le simple fait d'être présent à la vie, vu le système complexe dans lequel prennent

place les relations entre vivants, que ce soit ici et maintenant ou ailleurs et/ou dans l'avenir, pèse sur d'autres existences, humaines ou non (à la limite : toutes les autres existences). Tout comme (toutes) les autres existences (humaines ou non) pèsent sur la mienne. Il nous faut donc voir un réseau de responsabilité dans lequel l'être conscient et empathique veillera à réduire autant que possible la souffrance de l'autre (pris au sens large). Une vision systémique, on le voit, s'impose, plutôt que de considérer isolément et arbitrairement la séquence 'homme' + 'exploiter' + 'animal'.

Donner des droits à des vivants non humains ou à des dispositifs naturels (ainsi, [la rivière Magpie](#), au Canada, a obtenu en 2021 le statut de « personnalité juridique » en vue de sa protection), n'est-ce pas également – sur un plan ontologique – atteindre à l'arrogance (et du même coup à l'aveuglement) suprême ? Le message en arrière-plan n'est-il pas « nous sommes d'un ordre logique supérieur à eux, nous savons ce qui est bon pour eux » ? Nouvel anthropomorphisme ou d'ailleurs l'anthropos se trompe sur lui-même. La posture morale est viciée de la base puisque c'est l'homme qui, unilatéralement, depuis une position rationnelle, installe une éthique. L'animal n'est demandeur de rien, il n'entre pas en considération dans cette démarche humaine qui s'attribue une telle ambition sur l'animal, le vivant. Comment mieux exprimer que l'on prétend parler depuis le dehors du reste du vivant ?

L'attitude qui entend dénoncer radicalement l'anthropocentrisme est radicalement anthropocentriste. Car aucune espèce naturelle ne respecte naturellement les autres espèces naturelles

[Francis WOLFF, Notre Humanité. D'Aristote aux neurosciences, 2010](#)

Histoire accélérée

Enjambons sans honte deux siècles d'histoire du droit des animaux. Prenant le contre-pied de [René DESCARTES](#) et son concept de l'[animal-machine](#) (dépourvu de conscience et de pensée), la [loi Martin's Act](#), dès 1822, interdit les actes de cruauté à l'encontre des animaux d'élevage. A l'aube de ce siècle, [les initiatives législatives et juridiques se multiplient](#), avec l'attribution de droits aux animaux domestiques ou sauvages ou encore a des dispositifs naturels non vivants, tel un fleuve. Aujourd'hui, le [droit animal](#) est devenu une branche juridique à part entière (à différencier d'ailleurs du '[droit des animaux](#)').



Tableau du procès de Bill Burns, le premier homme à avoir été condamné pour cruauté envers un animal par la loi de 1822. Il avait été vu en train de battre son âne.

La
pr
ob
lé
ma
ti
qu
e
de
s
dr
oi
ts
,
hu
ma
in
s
ou
no
n,
na
tu

re
ls
ou
no
n,
es
t
ar
du
e,
bi
en
to
uf
fu
e,
ma
is
el
le
re
pr
és
en
te
ég
al
em
en
t
un
e
be
ll
e
pi
st

e
à
ex
pl
or
er
. No
us
tâ
ch
er
on
s
d'
y
tr
av
ai
ll
er
da
ns
un
pr
oc
ha
in
ar
ti
cl
e,
pl
us
pa
rt
ic

ul
iè
re
me
nt
la
ma
ni
èr
e
do
nt
le
tr
ai
te
me
nt
au
jo
ur
d'
hu
i
ré
se
rv
é
à
ce
s
qu
es
ti
on
s
se

ra
it
su
sc
ep
ti
bl
e
de
no
us
re
ns
ei
gn
er
su
r
la
tr
aj
ec
to
ir
e
hu
ma
in
e
de
no
tr
e
ép
oq
ue
.

No
us
so
mm
es
mo
in
s
in
té
re
ss
és
pa
r
le
s
dr
oi
ts
fo
rm
el
s
qu
e
pa
r
ce
qu
e
l'
on
dé
no
mm
e

le
'[d](#)
[ro](#)
[it](#)
[an](#)
[im](#)
[al](#)
' ,
en
pa
rt
ic
ul
ie
r
se
s
év
ol
ut
io
ns
ré
ce
nt
es
.
Po
ur
re
ve
ni
r
su
r
no
tr

e
pr
op
os
,
il
me
pa
ra
ît
qu
e
ce
s
dé
ve
lo
pp
em
en
ts
ju
ri
di
qu
es
so
nt
di
re
ct
em
en
t
li
és
à

l'
ap
pa
ri
ti
on
pu
is
à
la
di
ff
us
io
n
de
pl
us
en
pl
us
la
rg
e
de
la
no
ti
on
de
's
en
ti
en
ce
,
te

rm
e
qu
i
dé
si
gn
e
la
ca
pa
ci
té
de
vi
vr
e
de
s
ex
pé
ri
en
ce
s
su
bj
ec
ti
ve
s
co
ns
ci
en
te
s,

do
ul
eu
r
in
cl
us
e.

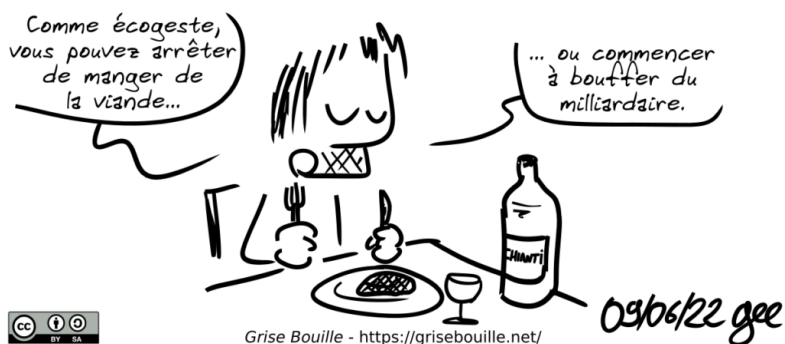
Francis WOLFF [écrivait en 2009](#) (on mesurera la vitesse à laquelle évolue ce domaine du droit) « La définition de l'Animal en général comme « être sensible », qui commence à s'imposer dans certains codes des pays européens et tente de forcer l'entrée de notre code civil est en fait l'idée, remontant à Peter Singer, selon laquelle tous les êtres capables de souffrir ou d'éprouver du plaisir (« êtres sensibles » : *sentience*) doivent être considérés comme moralement égaux parce qu'ils ont un « intérêt égal » à ne pas souffrir : le malade cancéreux comme le poisson pris à l'hameçon du pêcheur à la ligne. Distinguer entre leurs souffrances serait faire de la discrimination injustifiée en faveur de notre espèce au détriment des autres, autrement dit faire preuve de « spécisme » (comme on parle de racisme, de sexisme, etc.). Ainsi, non seulement il ne faut pas faire de différence morale entre les animaux (dès lors qu'ils sont « sensibles ») mais, pour la même raison, il ne faudrait pas en faire entre les animaux et les hommes, puisque, au fond, l'Homme est un Animal comme les autres : n'est-il pas « sensible », lui aussi, et n'est-ce pas en tant qu'être sensible qu'on ne doit pas le faire souffrir ? ».

Sentience, empathie et compassion

La conscience animale, la conscience qu'a l'animal de son existence et de sa souffrance, même si des nuances importantes font l'objet de discussions, [ne fait plus aucun doute aujourd'hui sur un plan scientifique](#), au moins chez certaines espèces et sous certaines formes. Une telle reconnaissance est

essentielle dans l'épreuve de l'empathie et de la compassion, qui nous permettent de passer outre l'altérité, la différence. Mais ce n'est pas à l'empathie ou à la compassion que nous invite l'auteur coqueluche du moment sur cette thématique, [Martin GIBERT](#). « [Voir son steak comme un animal mort](#) », c'est à dire un bout de chair arraché à un cadavre, à le considérer comme un truc dégueu. Un argument qui ne fonctionne pas sur le respect mais sur le dégoût !

Le jet privé de Bernard Arnault a émis plus de CO2 en mai qu'un Français moyen en 17 ans.



Les alternatives au véganisme existent ! ([source](#))

Au
-
de
là
de
ce
tt
e
ob
se
rv
at
io
n
qu
el
qu
e
pe
u
an
ec
do
ti
qu
e,
il
no

us
fa
ut
à
no
uv
ea
u
re
le
ve
r
un
e
co
nt
ra
di
ct
io
n
da
ns
le
di
sc
ou
rs
an
ti
sp
éc
is
te
.
Ca
r

si
l'
em
pa
th
ie
ap
pl
iq
ué
e
au
x
an
im
au
x
(a
u
mo
in
s
ce
ux
re
co
nn
us
co
mm
e
po
uv
an
t
fa
ir

e
pr
eu
ve
de
se
nt
ie
nc
e,
ce
tt
e
qu
es
ti
on
di
vi
sa
nt
d'
ai
ll
eu
rs
le
s
an
ti
sp
éc
is
te
s)
no
us

am
èn
e
à
re
co
nn
aî
tr
e
et
à
pr
év
en
ir
ac
ti
ve
me
nt
la
so
uf
fr
an
ce
qu
e
no
us
oc
ca
si
on
no
ns

à
l'
au
tr
e
no
n-
hu
ma
in
,
on
pe
in
e
à
tr
ou
ve
r
da
ns
le
di
sc
ou
rs
de
ce
co
ur
an
t
de
pe
ns
ée

un
e
at
ti
tu
de
co
mp
ar
ab
le
un
e
fo
is
qu
'i
l
s'
ag
it
de
co
ns
id
ér
er
le
s
re
la
ti
on
s
en
tr
e

hu
ma
in
s
et
hu
ma
in
s.
Il
n'
y
es
t
pa
s
pr
éc
on
is
é
de
pr
en
dr
e
pl
ei
ne
me
nt
en
co
mp
te
la
so

uf
fr
an
ce
qu
e,
dé
li
bé
ré
me
nt
ou
no
n,
no
us
ca
us
on
s
à
au
tr
ui
,
ni
de
re
mé
di
er
à
ce
ll
e-
ci

.
No
us
l'
av
on
s
év
oq
ué
pl
us
ha
ut
(s
ou
s
le
ti
tr
e
'd
ro
it
s
hu
ma
in
s
et
no
n
hu
ma
in
s'
) ,

no
tr
e
ex
is
te
nc
e
pè
se
su
r
ce
ll
e
d'
au
tr
ui
,
hu
ma
in
ou
no
n.
Ce
qu
e
se
mb
le
pe
in
er
à
re

co
nn
aî
tr
e
le
co
ur
an
t
an
ti
sp
éc
is
te
.

On pourrait m'expliquer que le droit constituerait précisément le dispositif destiné à prévenir ou à tout le moins tempérer les torts que l'on pourrait causer à autrui. Et que justement le droit appliqué aux êtres humains, puis étendu aux animaux, permettrait de circonscrire autant que possible le tort que nous pourrions faire à autrui, humain ou non. Ce serait omettre, hélas, de considérer le domaine de la violence économique, quasiment sans freins, ou celui de la violence de classe, de la violence culturelle ou de la violence symbolique, que nous peinons toujours à considérer. Le droit n'est pas un super-héro, sauveur de l'humanité, pas plus que de l'animalité. Quoi qu'il en soit, deux poids, deux mesures, une différence de traitement qui ne passe pas. Un tel angle mort, particulièrement pour une éthique qui se voudrait universaliste, me paraît mettre en péril l'édifice.

Prenons acte de cette différence de traitement et permettons-nous une interprétation. L'animal, dans la conception de la nature partagée par le courant antispéciste, une chose belle

et pure, est à protéger de la cruauté humaine. A ma gauche, la bonne nature, à ma droite, la civilisation mauvaise, version début du XXIème siècle du fameux fantôme rousseauiste, un ring de boxe qui convient sans doute aux esprits perdus d'un monde de plus en plus virtualisé. Un dualisme affligeant.

Nous tâcherons de garder en mémoire ces considérations une fois que nous nous intéresserons (dans un autre texte) à l'intelligence artificielle, domaine où le concept de sentience a également [pointé le bout du nez](#).

L'animal que donc je suis (*) ... entre autres

Le rire n'est plus le propre de l'homme, contrairement à ce qu'a écrit [François RABELAIS](#). Sans aucun doute l'apologiste de la paillardise ignorait-il [les travaux de Davila-Ross et al.](#), qui, parmi d'autres, témoignent de l'existence du rire chez le chimpanzé. Pas sûr néanmoins que les jeux de mots, calembours et ironies savantes du père de Gargantua auraient excité les zygomatiques des chimpanzés étudiés par les scientifiques. Examinons de plus près cette question.

En effet, tout au long des développements qui précèdent, dans cet article, nous avons supposé l'irréductibilité de l'homme à l'animal. L'existence d'une singularité, de ce qui constituerait le propre de l'homme. Nous ne pouvons conclure l'étude du jour sans vérifier cette prémisse. Qu'est-ce qui différencie l'humain de l'animal ? Nous l'avons vu, l'homme est un animal autant que les autres formes de vie ressortant du règne animal. L'homme est un être vivant issu de la même logique 'organique' (le [CHON](#)) que le reste du vivant. Et ensuite ? Qu'est-ce qui fait des humains des humains, quelle est la différence ultime, la distinction décisive ?

Ces questions, nous l'avons vu, ne sont pas arrivées avec l'antispécisme que nous connaissons aujourd'hui. Et elles continueront longtemps à interpeller nos congénères. Néanmoins, sans faire abstraction du passé, il devrait être

intéressant d'observer sous quelles formes ces questionnements 'éternels', 'universels', nous interpellent aujourd'hui, dans le contexte du '[zeitgeist](#)' de notre époque. En avant pour un tour, sans aucun doute incomplet mais déjà bien dense nous verrons, des pionniers débroussaillant la problématique à la machette ...

Un rhizome de l'évolution de l'humanité, qui fait modèle

C'est de la paléanthropologie que je vois venir un premier éclairage sur le sujet. Établissant d'abord un constat proche de celui que nous avons développé dans le première article du présent post, [Mathilde LEQUIN](#), philosophe, spécialiste d'épistémologie de la paléanthropologie, [écrit](#). « Au lieu de concevoir l'humain comme un être extra-naturel ou métaphysique, séparé des autres vivants, le tournant naturaliste qui marque la philosophie contemporaine s'est employé à naturaliser l'humain, c'est-à-dire à le réinscrire dans la nature, en s'appuyant sur les connaissances issues des sciences de la nature. La philosophie serait ainsi sommée de ne plus voir en l'humain qu'un animal comme les autres, en se pliant au « zoocentrisme » ambiant qui place l'animalité au centre de notre humanité » Elle poursuit « La paléanthropologie apporte cependant des ressources qui permettent de contourner cette alternative, en abordant différemment la question de la démarcation entre humain et non-humain ».

La philosophe, ensuite, élargit son champs d'intérêt. Plutôt que de se centrer exclusivement sur la différence entre humain et non humain, pourquoi ne pas également étudier les différentes souches qui ont fait l'humanité ([homininés](#)) et leurs interactions ? Cet élargissement crée une toute autre vision de la 'différence' (et donc nuance fortement le concept de la singularité humaine!). « À travers la confrontation à l'altérité d'autres humanités, une nouvelle voie s'ouvre à nous pour définir l'humain en contournant les difficultés

relatives à la recherche de « propres de l'homme ». Il s'agit de se demander comment l'humain se définit non pas en soi, par des propriétés uniques, mais en tant que variation dans une famille de formes apparentées et cependant différenciées. »



Barrage sur la [rivière Magpie](#) (Canada) ([source](#))

Au
-
de
là
du
su
je
t
du
jo
ur
,
Ma
th
il
de
LE
QU
IN
re
vi
en
t
su
r
le
ty
pe
de
mo
dè
le

é
o
l
u
t
i
o
n
n
i
s
t
e
q
u
i
f
a
ç
o
n
n
e
n
o
t
r
e
i
m
a
g
i
n
a
i
r
e
.
«
C
e
c
h
a
n
g
e
m
e
n
t
d
e
p
a
r
a
d
i
g
m
e
p
a
s
s

e
ég
al
em
en
t
pa
r
un
ch
an
ge
me
nt
de
mo
dè
le
,
c'
es
t-
à-
di
re
de
la
ma
ni
èr
e
do
nt
la
pa
lé
oa

nt
hr
op
ol
og
ie
re
pr
és
en
te
so
n
ob
je
t.
L'
hi
st
oi
re
de
ce
tt
e
sc
ie
nc
e
es
t
ma
rq
ué
e
pa
r

le
pa
ss
ag
e
d'
un
mo
dè
le
li
né
ai
re
et
gr
ad
ue
l,
lo
in
ta
in
hé
ri
ti
er
de
la
sc
al
a
na
tu
ra
e
et

de
la
ch
aî
ne
de
s
êt
re
s,
à
un
mo
dè
le
bu
is
so
nn
an
t
po
ur
pe
ns
er
la
pa
re
nt
é
et
l'
év
ol
ut
io

n.
Or
ce
tt
e
su
bs
ti
tu
ti
on
du
bu
is
so
n
à
l'
éc
he
ll
e
ne
pe
ut
sa
ns
na
ïv
et
é
êt
re
co
nç
ue
co

mm
e
l'
ho
ri
zo
n
in
dé
pa
ss
ab
le
du
pr
og
rè
s
sc
ie
nt
if
iq
ue
·
L'
éc
he
ll
e
et
le
bu
is
so
n
ne

so
nt
-
il
s
pa
s
en
dé
fi
ni
ti
ve
to
us
de
ux
is
su
s
du
mê
me
mo
dè
le
ar
bo
re
sc
en
t,
en
ra
ci
né
da

ns
la
th
éo
ri
e
ar
is
to
té
li
ci
en
ne
de
la
di
ff
ér
en
ce
qu
e
fo
rm
al
is
e
l'
ar
br
e
de
Po
rp
hy
re

,
et
en
co
re
pr
éd
om
in
an
t
po
ur
pe
ns
er
la
di
ff
ér
en
ce
an
th
ro
po
lo
gi
qu
e
?
Qu
el
mo
dè
le
i

ma
gi
ne
r
al
or
s
po
ur
ap
pr
éh
en
de
r
la
di
ve
rs
it
é
de
s
ho
mi
ni
ne
s
?

[Le](#)
[co](#)
[nc](#)
[ep](#)
[t](#)
[de](#)
[rh](#)
[iz](#)

om
e
pr
op
os
é
pa
r
DE
LE
UZ
E
et
GU
AT
TA
RI
pe
ut
ic
i
fo
ur
ni
r
un
e
pi
st
e.
«
Le
s
sc
hé
ma
s

d'
év
ol
ut
io
n
ne
se
fe
ra
ie
nt
pl
us
se
ul
em
en
t
d'
ap
rè
s
de
s
mo
dè
le
s
de
de
sc
en
da
nc
e
ar

bo
re
sc
en
te
,
al
la
nt
du
mo
in
s
di
ff
ér
en
ci
é
au
pl
us
di
ff
ér
en
ci
é,
ma
is
su
iv
an
t
un
rh
iz

om
e
op
ér
an
t
im
mé
di
at
em
en
t
da
ns
l'
hé
té
ro
gè
ne
et
sa
ut
an
t
d'
un
e
li
gn
e
dé
jà
di
ff
ér

en
ci
ée
à
un
e
au
tr
e
».

Un tel modèle défige la définition de l'homo sapiens. « Il se découvre et se représente lui-même comme variante dans un ensemble de formes variantes d'humanité. De manière inattendue au regard des frontières disciplinaires, la paléanthropologie entre alors en résonance avec un certain courant de l'anthropologie culturelle contemporaine, qui aborde d'une manière nouvelle les variations de schèmes conceptuels entre les peuples. Ainsi, écrit [Patrice MANIGLIER](#) à propos de l'anthropologie d'[Eduardo VIVEIROS DE CASTRO](#), la méthode comparative qui la caractérise consiste-t-elle à « faire apparaître le sujet de la comparaison comme une variante de ce qu'il croyait être son objet » et « à découvrir que le type lui-même est une variante, ce qui veut dire qu'il est défini par sa position dans un ensemble de transformations tout à fait précises ». De la paléo nous sommes donc passés à la néo-anthropologie, mais la richesse du sujet ne sera pas épuisée aujourd'hui.

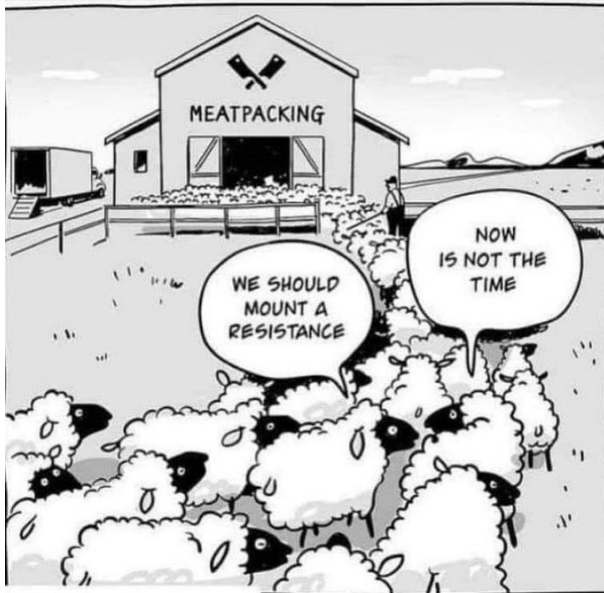
Là où nous en sommes, retenons que la diversité de l'humanité, tant aujourd'hui que dans la ligne du temps (très) lointain (sept millions d'années quand même!) nous amènerait à nous définir dans la variation des formes et dans les relations entre ces variantes tout autant, ou plus, que dans des standards homogènes. « Deux possibilités semblent ici s'offrir à nous » [écrit ailleurs](#) Mathilde LEQUIN. « La première consiste à définir l'humain en soi, en s'efforçant de repérer

des « propres de l'homme » (comme la bipédie, la fabrication d'outils). Or la diversité non seulement morphologique, mais aussi potentiellement fonctionnelle et comportementale chez les hominés, conduit à considérer que ces caractéristiques uniques ont pu apparaître plusieurs fois, dans plusieurs lignées, et sous différentes formes. Mais il y a une autre possibilité, qui consiste à se demander comment l'humain se définit non pas en soi, par des propriétés uniques, mais en tant que variation dans une famille de formes apparentées et cependant différenciées. Dans cette perspective, l'humain se définit à travers la confrontation à l'altérité d'autres humanités, à un double niveau. Comment les diverses formes humaines du passé, dont certaines ont coexisté, ont-elles pu s'appréhender ? Et comment nous définissons-nous en tant qu'humains par rapport à ces lointaines humanités dont la paléanthropologie nous donne connaissance ? ». Au point que [des scientifiques peuvent s'interroger](#) 'combien y a-t-il d'espèce humaines' ?

Un anthropocentrisme de plus en plus élargi

Pour BIMBENET, nous l'avons vu, il est vain d'attendre de l'approche étroite des sciences de la nature une définition de la singularité humaine. « On attend d'une humanité pétrifiée, projetée sur un plan d'extériorité où rien ne se vit ni ne se passe, qu'elle nous renseigne sur la socialité vécue. On escompte que le face-à-face abstrait de deux individus intéressés chacun à soi, et qui n'ira jamais plus loin qu'une réciprocité calculée, produira à la fin l'ultrasocialité humaine. On espère que le gène, le cerveau et le singe nous donneront magiquement l'humain, eux qui ne sont jamais que l'humain délesté de tout ce que fait et vit l'humain. » (Le complexe des trois singes). Et le philosophe de recommander de laisser entrer le fait culturel dans notre champ d'intérêt. « Une investigation à deux entrées, recueillant ce que la biologie évolutionniste, la primatologie et la psychologie cognitive ont à nous dire sur la socialité des hominés, mais

par ailleurs accueillante à l'égard de ce que l'anthropologie sociale, la psychologie du développement ou la psycholinguistique peuvent nous apprendre sur un univers de culture, une telle investigation (en zigzag) dresse finalement le portrait d'un être double » ([source](#)).



Mais à qui me font-ils penser ?... (source inconnue) – le petit moment de détente

No
us
co
mp
re
no
ns
qu
'i
l
no
us
fa
ut
(c
'e
st
d'
ai
ll
eu
rs
un
e
in
sp
ir
at
io
n
pr

és
en
te
du
dé
bu
t
da
ns
ce
bl
og
me
se
mb
le
-
t-
il
) ,
ta
nt
da
ns
no
s
ré
fl
ex
io
ns
ra
ti
on
ne
ll
es

qu
'a
u
ni
ve
au
de
l'
im
ag
in
ai
re
,
co
mb
in
er
sc
ie
nc
es
hu
ma
in
es
et
sc
ie
nc
es
de
la
na
tu
re
.

«
On
pe
ut
d'
un
e
pa
rt
co
nc
ev
oi
r
la
so
ci
ét
é
co
mm
e
«
un
fa
it
de
na
tu
re
qu
i
a
ex
er
cé
,

à
l'
éc
he
ll
e
de
la
ph
yl
og
en
ès
e
co
mm
e
de
l'
on
to
ge
nè
se
,
de
s
pr
es
si
on
s
ad
ap
ta
ti
ve

s
su
r
le
dé
ve
lo
pp
em
en
t
du
ce
rv
ea
u
hu
ma
in
»

D'
au
tr
e
pa
rt
,
en
pr
iv
il
ég
ia
nt
ce
tt

e
fo
is
l'
en
tr
ée
hu
ma
in
e,
se
fa
it
jo
ur
un
e
vi
e
de
re
pr
és
en
ta
ti
on
s
pa
rt
ag
ée
s,
qu
'o
n

ap
pe
ll
er
a
no
n
pl
us
la
so
ci
ét
é
ma
is
la
cu
lt
ur
e
(...
).
Ic
i
la
ps
yc
ho
ge
nè
se
de
l'
at
te
nt

io
n
co
nj
oi
nt
e
et
de
l'
ap
pr
en
ti
ss
ag
e
ve
rb
al
,
la
so
ci
ol
og
ie
de
s
in
st
it
ut
io
ns
,
l'

an
al
ys
e
et
hn
ol
og
iq
ue
de
s
my
th
es
et
de
s
ri
tu
el
s
se
re
jo
ig
ne
nt
po
ur
do
nn
er
à
vo
ir
un

e
vi
e
dé
ta
ch
ée
«
de
la
si
tu
at
io
n
hi
c
et
nu
nc
»
,
co
mm
e
«
de
s
sa
il
la
nc
es
pe
rc
ep
tu

el
le
s
et
de
s
im
pé
ra
ti
fs
pr
at
iq
ue
s
im
mé
di
at
s
».

Si BIMBENET explore les limites de l'animalité, l'anthropologue [Nastassja MARTIN](#) quant à elle [teste les frontières du vivant](#) en explorant les rapports des humains avec les éléments (l'orage, la montagne). Les deux extrémités du spectre ontologique.

Nous en resterons là dans ce rapide panorama des tentatives d'ouverture, d'extension, de l'anthropos, telles que pratiquées aujourd'hui par diverses disciplines appartenant aux sciences humaines comme l'éthologie ou l'anthropologie, éventuellement appliquée aux périodes préhistoriques. Il me paraît judicieux de compléter celui-ci par quelques observations relatives au langage et aux capacités instrumentales des humains en tant que capacités singulières.

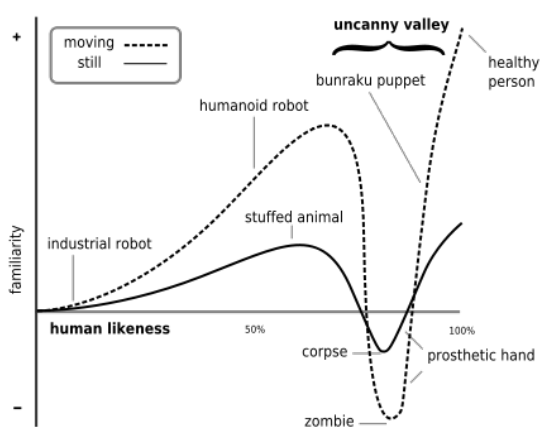
Imbrication de capacités

L'humain ne pouvait éviter de se comparer au singe avec lequel il partage de nombreux traits morphologiques et comportementaux (sans parler de l'équipement génétique, nous l'avons rappelé du début). Des dizaines d'années de recherches scientifiques tous azimuts, que nous ne sommes bien évidemment pas en capacité de reprendre ici. Empruntons au psychologue ayant longuement étudié le comportement des primates, [David PREMACK](#), le constat que les capacités animales sont des adaptations limitées restreintes à un seul objectif. Ainsi, le caractère unique de la compétence humaine générale serait à comprendre en termes d'imbrication de capacités indépendantes sur un plan évolutif, une imbrication que l'on ne trouve que chez les humains. « (...) whereas animal abilities are limited adaptations restricted to a single goal, human abilities are domain general and serve indeterminately many goals » ([source](#)).

La main et le langage

Poursuivant son exploration de la singularité humaine, BIMBENET se tourne cette fois vers le langage, qu'il identifie comme un signe identifiant sans équivoque l'être humain. « Le langage est une propriété certes empirique des vivants humains mais qui, étrangement, donne lieu à une reconnaissance immédiate de l'autre homme, une reconnaissance qui court-circuite la voie longue de l'enquête empirique. C'est un fait (évolutivement et empiriquement apparu) ; mais c'est un fait qui fait droit, un fait qui force les faits : quelle que soit la figure ou l'aspect extérieur de celui que j'ai en face de moi, dès lors qu'il parle comme on parle (expliquant, commentant, posant des questions, etc.), il est humain comme moi, il appartient ipso facto à l'« horizon ouvert » d'une humanité définie, dit [HUSSERL](#), comme « communauté du pouvoir-s'exprimer dans la réciprocité, la normalité et la pleine intelligibilité » ».

Et le philosophe de poursuivre. « Le langage idéalise ainsi l'expérience, allant tout droit à une humanité de droit, définie indépendamment de sa forme empirique donnée. L'estropié méconnaissable ou le bourreau sanguinaire, dès lors qu'ils parlent, ont droit au titre d'homme : le langage suspend tous les faits, même les plus manifestes ou les plus choquants. Il va même jusqu'à les forcer. Un aphasique ne parle pas, un enfant ne parle pas encore, un vieillard ne parle plus, et pourtant ils sont tous enrôlés de force dans la communauté des parlants, on s'adresse à eux, on fait les questions et les réponses, on invente toutes sortes de langages de substitution ». Le langage nous fait, en tant qu'humains, et tout autant comme communauté humaine.



[M. MORI – The uncanny valley.](#)

No
us
no
te
ro
ns
ic
i
ra
pi
de
me
nt
,
ce
la
me
pa
ra
ît
cr
uc
ia

l
en
ef
fe
t,
mê
me
si
no
us
ne
po
ur
ro
ns
en
po
ur
su
iv
re
l'
an
al
ys
e
au
jo
ur
d'
hu
i,
qu
e
ce
tt
e

id
en
ti
fi
ca
ti
on
au
to
ma
ti
qu
e
du
la
ng
ag
e
et
de
l'
hu
ma
in
es
t
bi
en
ce
qu
i
cr
ée
un
te
l
ma

la
is
e
lo
rs
qu
e
l'
êt
re
hu
ma
in
se
tr
ou
ve
co
nf
ro
nt
é
à
un
ro
bo
t
do
té
de
ca
pa
ci
té
s
la
ng

ag
iè
re
s
pe
rf
ec
ti
on
né
es
. Le
di
sp
os
it
if
es
t
cl
ai
re
me
nt
id
en
ti
fi
é
co
mm
e
'n
on
-
hu

ma
in
,
(j
'a
i
af
fa
ir
e
à
un
ro
bo
t,
un
e
in
te
ll
ig
en
ce
ar
ti
fi
ci
el
le
,
un
di
sp
os
it
if
nu

mé
ri
qu
e
so
ph
is
ti
qu
é)
ma
is
en
mê
me
te
mp
s
ce
di
sp
os
it
if
ar
ti
fi
ci
el
di
sp
os
e
d'
un
la
ng

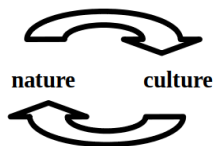
ag
e
à
pr
io
ri
co
mp
ar
ab
le
à
ce
lu
i
d'
un
hu
ma
in
et
do
nc
le
dé
si
gn
e
à
me
s
ye
ux
co
mm
e
hu

ma
in
.
Un
tr
ou
bl
e
pr
of
on
d
id
en
ti
fi
é
dè
s
19
70
pa
r
[Ma](#)
[sa](#)
[hi](#)
[ro](#)
[MO](#)
[RI](#)
.

Nous pourrions poursuivre en cherchant à préciser comment chez l'humain la main fait le cerveau tandis que le cerveau fait la main, mais il me paraît préférable de clore ici une pérégrination déjà bien longue. Nous y reviendrons peut-être dans un article qui pourrait traiter du geste et de la conscience.

Boucle(s)

Nous en revenons finalement à transformer le vieux [couple antagoniste nature vs culture](#) en boucle récursive, à la manière d'[Edgar MORIN](#):



Les quelques pionniers dont nous venons de parcourir les recherches nous auront sérieusement secoué les neurones. Il nous faudra du temps pour digérer tout cela. Nous percevons néanmoins de plus en plus clairement comment se nouent les liens subtils qui nous attachent.

Conclusions et perspectives

A la question posée dans le titre de l'article, la réponse est clairement négative. Non, nous ne sommes pas suffisamment 'bêtes'. Nous l'avons vu, il reste bien du chemin à parcourir encore avant de nous considérer comme un animal tel les autres, même si nous ne nous réduisons pas à cette proximité. Un paquet de bornes à faire avant d'être capables de penser comme un arbre, ou comme une montagne, de nous ressentir profondément vivant au sein du vivant. Et au moins autant de distance à franchir pour porter sur nos semblables le même regard d'empathie, adopter la même attitude de respect, considérer tout autant son individualité et sa liberté, même s'il est différent de nous, même s'il n'est pas encore né. Une démarche nécessairement emplie d'humilité.

Dans son '[Introduction à la psychanalyse](#)', [Sigmund FREUD](#) suggérait que l'humanité, au cours des cinq derniers siècles, s'était vue infliger à trois reprises une leçon d'humilité, dans son vocable '[blessures narcissiques](#)' puisque, Copernic d'abord, Darwin ensuite et puis lui-même (excusez du peu!) avaient fait perdre à sapiens sa place centrale dans

l'univers, l'avaient ensuite réduit au rang d'une espèce animale comme une autre et finalement assujetti à son inconscient. On pourrait imaginer que la quatrième blessure narcissique viendrait avec le constat que « la spécificité de sujet ne serait pas réservée à l'animal humain » ([Christine Quéliet](#) [etsabelle Leroux](#)).

Nous examinerons dans un prochain post l'hypothèse que l'Intelligence Artificielle qui, au même titre que l'animal, pourra sans doute à terme être considérée par ses créateurs ou ses utilisateurs non plus comme objet mais comme sujet, prenne elle aussi sa place dans cette remise en question de notre identité.

Si la perte du statut exclusif de sujet, c'est-à-dire dans le vocabulaire psychanalytique, d'être vivant individualisé, constitue bien une blessure narcissique affligée à l'humanité, il apparaît que cette dernière n'en a pas encore vraiment pris la mesure, qu'elle échoue à renoncer aux nombreux privilèges qu'elle s'accorde à cette occasion, tant nous avons pu observer que même le courant antispéciste situe l'homme au-dessus de la nature, entrepreneur d'une morale universelle à appliquer au vivant, à laquelle soumettre le vivant.

Ai
ns
i
qu
e
l'



exL'humanisme claudiquant Voir le post 'Pilule bleue ou pilule prrouge ?'

im
e
BI
MB
EN

ET

,

«

l'

an

im

al

it

é

n'

ép

ui

se

pa

s

l'

hu

ma

ni

té

»

.

No

us

sa

vo

ns

qu

'i

l

no

us

fa

ut

de

sc

en

dr
e
du
so
cl
e
su
r
le
qu
el
no
us
av
ai
en
t
po
sé
(a
pr
ès
bi
en
d'
au
tr
es
)
Le
s
Lu
mi
èr
es
,
no

us
so
mm
es
bi
en
dé
ci
dé
s
à
je
te
r
au
x
or
ti
es
un
e
fo
rm
e
d'
hu
ma
ni
sm
e
qu
i
au
ra
pr
is
sa

pa
rt
de
re
sp
on
sa
bi
li
té
da
ns
la
te
mp
ê
t
e
qu
e
no
us
tr
av
er
so
ns
.
No
tr
e
qu
ê
t
e
ap
pa
ra
ît

de
pl
us
en
pl
us
co
mm
e
ce
ll
e
de
s
co
ns
ti
tu
an
ts
d'
un
no
uv
el
hu
ma
ni
sm
e
en
co
ur
s
d'
él
ab

or
at
io
n.
Un
e
fo
rm
e
de
ne
gu
an
th
ro
pi
e
?

Nous ne pouvons éviter d'observer que le regain d'intérêt manifeste pour les relations entre l'humain et l'animal, tel qu'il apparaît dans le discours antispéciste, intervient à un moment où la majeure partie de la population occidentale (celle en tout cas la plus susceptible de s'aligner derrière les considérations antispécistes) vit au sein d'un cosmos hautement artificialisé, largement déconnectée du milieu naturel, insérée dans des mécanismes économiques, sociaux et plus encore technologiques hautement complexes, voire compliqués, par lesquels elle se trouve dans l'obligation de passer non seulement pour accéder à la satisfaction ses besoins élémentaires d'être vivant (éliminer les excréments, se nourrir et s'abreuver, maintenir des conditions de température vivables, voire ... tout simplement respirer : épurateurs d'air, masques, VMC, ...), mais tout autant pour communiquer avec ses semblables, bref en gros pour exister. On peut me semble-t-il s'interroger, si pas sur la légitimité, du moins sur la capacité d'appréhension et d'empathie avec le

vivant de celles et ceux qui s'expriment depuis une position ainsi située à l'écart de celui-ci. Dieu est mort, l'humanisme claudiquant, il semble que se bricole là une nouvelle morale à bon compte, dont il faudra nous méfier. Une morale excluante qui plus est, les bons d'un côté et les mauvais de l'autre. Menaçante également, « parce qu'ici croît un danger qui prend racine dans le ressentiment et la condamnation absolue d'une société jugée fondamentalement pernicieuse »([Marianne CELKA, L'animalisme face au meurtre animal, montrer et condamner la complicité par les images](#)). Et, ainsi que l'écrit BIMBENET, « Que nous dit sur nous-mêmes cet énoncé qui confie à la vie simplement vivante (non parlante ou non politique) d'épuiser le sens d'une vie humaine ? » .

Si l'examen de l'antispécisme nous a permis de mieux cerner notre humanité et notre relation au non-humain, nous n'en exerçons pas pour autant un mouvement de repli sur l'humain. Un anthropocentrisme élargi se dessine, qui déjà brosse quelques traits, bien vagues encore, d'un humanisme largement renouvelé. « Plus loin (l'homme) va en direction des non-humains et plus il est humain » rappelle Bimbenet. Plus largement, si nous pouvons nous situer comme animaux singuliers, nous faisons peut-être nos premiers pas dans ce que j'appellerais une éthique compassionnelle de l'altérité. Une perspective que nous pourrions sans doute explorer dans d'autres articles.

Au-delà de l'éthique, nous avons également touché du doigt la question de l'identité, ou de l'individuation. Nous avons compris que se considérer comme un animal point barre, pratiquer la négation de la différence, équivaut à l'acceptation de voir biffée d'un trait notre identité en tant qu'individu spécifique, différencié, construit dans la relation, dans l'altérité. Une existence d'électron dans un vide infini.

Que signifie être (ou non) humain ? Rien ne permet de penser que l'on puisse faire l'économie d'un tel questionnement dans

un monde vacillant. Tout, autour de nous, nous incite à poursuivre.

(*) titre d'[un ouvrage](#) de [Jacques DERRIDA](#)

Haut les cœurs !

2 février 2023

Il est pour le moins peu enthousiasmant de porter le regard sur un quotidien et un vivre ensemble chaque jour un peu plus dégradés, un peu plus dystopiques. Derrière l'agitation confuse du moment, les tendances de fond néanmoins se confirment, que j'ai développées ailleurs (il y a un an déjà !).



Apocalypse Now, un effort de décodage tant sur un plan socio-politique ([première partie](#)) que sémantique ([seconde partie](#)).

La crise écologique (climat, biodiversité) pouvait encore apparaître comme diffuse et lointaine aux populations privilégiées que nous constituons. L'irruption puis l'installation dans nos existences d'une pandémie annoncée (1) mais inattendue (les guerres, les catastrophes plus ou moins naturelles, Ebola ou autre, on le voit bien à la télé, c'est

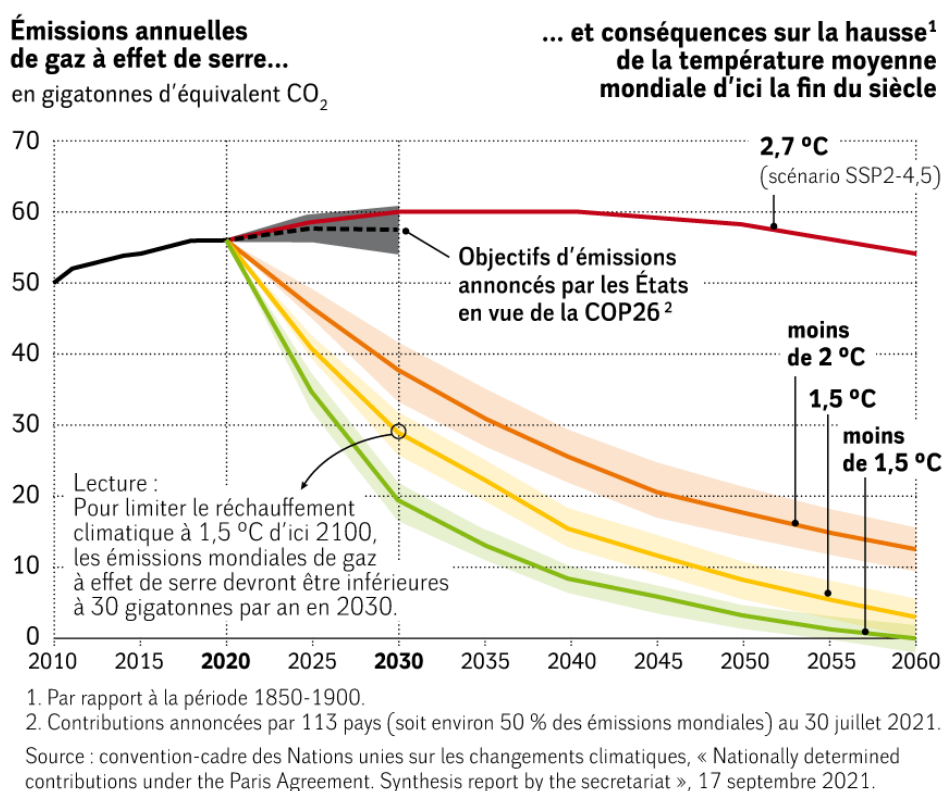
pour ces pauvres gens à la peau sombre là-bas, au sud) et enfin le traitement politique et social de celle-ci ont mis en évidence pour nombre d'entre nous -malgré la fantastique confusion entretenue en temps réel par les actes et le langage des dirigeants et des médias – l'incapacité foncière de nos institutions à aborder efficacement des problématiques complexes, la déconnexion intégrale des 'élites', la montée fulgurante du contrôle et de l'autoritarisme, la réduction des stratégies à un solutionnisme technologique sourd et aveugle qui jour après jour exhibe ses limites et plus encore ses effets délétères sur l'individu et le social, la large prévalence enfin des retours sur investissement sur le bien commun. Mais, une période de crise(s) aiguë(s) – ne nous leurrions pas, c'est bien là où nous en sommes rendus – ce sont aussi **de nouveaux concepts, des émergences sociales et culturelles, des opportunités ou ouvertures inédites, inattendues**, dans un système qui entame de profondes transformations.



Les larmes du président de la séance de clôture de la COP 26 en disent long sur notre incapacité à prendre les décisions nécessaires à faire face à la situation (capture d'écran)

L'épiphénomène Covid-19 (2) ainsi que le cortège de machins technologiques, dispositions réglementaires en lasagne et altérations substantielles et répétées des rapports sociaux

qui l'accompagne, s'il imprègne fortement nos existences aujourd'hui, ne doit pas nous empêcher de **tenter de saisir l'essence du moment**. Comme on pouvait s'en douter (3), le monde d'après (4) ressemble furieusement au monde d'avant, en bien pire encore (5) et l'urgence d'agir n'a bien évidemment fait que croître. **Les non-décisions** (6) tout autant que les décisions qui sont prises aujourd'hui **nous engagent**, nous et nos descendants, engagent l'humanité pour des générations.



Haut les cœurs, donc !

Or rien ne se passe. Ou plutôt si, les situations complexes évoluent très rapidement, à un rythme dont l'accélération se révèle d'ailleurs interpellante, mais **personne ne semble avoir la main sur rien, ne rien pouvoir arrêter ou contrôler**. ... Le présent texte explorera diverses pistes, plus ou moins complémentaires, de compréhension de cette stase critique. Hélas, entamé dans une certaine insouciance, l'exercice s'est très vite révélé d'une complexité qui n'a fait que stimuler l'intérêt, et dès lors la prolixité, de l'auteur. L'habitude semble devoir être prise pour de telles disputaisons de scinder le texte en plusieurs parties afin d'éviter un écart

excessif avec le format 'blog' (je ne suis pas censé écrire un essai, là !). Mais aussi de permettre à l'auteur de souffler (et travailler à la suite) durant la pause. Le gâteau s'appréciera sans doute mieux, dégusté en plusieurs tranches, plutôt que goinfré vite fait au dessert. **En voici la première portion.**

Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers !

Voltaire, La Mort de César, 1736.

Pris dans le faisceau des phares, le chevreuil se fige

C'est exactement là où nous en sommes: cette sidération quasiment onirique où l'on se sent glisser sur une pente dangereuse sans pouvoir intervenir de quelque manière que ce soit à moins que nous n'ayons les pieds englués dans une substance épaisse qui ralentit considérablement notre fuite de ce danger confus auquel nous tentons d'échapper (7).

Si le stress apparaît comme incontestable, nous verrons plus loin à quel point nous 'encaissons' aujourd'hui, il serait regrettable de limiter nos réflexions à la surface des choses. Le déroulé des événements de l'époque réintroduit par la porte de derrière **la question du sens et du non-sens** dont nous pensions nous être débarrassés en la jetant par la fenêtre de la consommation. D'un point de vue [phénoménologique](#), « Le trauma n'est pas seulement effraction, invasion et dissociation de la conscience, il est aussi déni de tout ce qui était valeur et sens et il est surtout perception du néant, mystérieux et redouté, ce néant dont nous avons l'entière certitude qu'il existe, inéluctablement, mais dont nous ne savons rien et que nous avons toute notre vie nié passionnément »(8).

Cette stase dans laquelle nous sommes comme immergés nous voit

donc tou(te)s (9), peu ou prou, en **réelle et profonde souffrance**. Pouvons-nous mettre en mots celle-ci ? Pouvons-nous contextualiser, relier, donner sens à cette souffrance ? Pouvons-nous imaginer en sortir 'par le haut' ? Nous verrons cela tout bientôt. Il nous faut au préalable dénoncer quelques impasses de la réflexion.

Dire « les gens sont cons », c'est con (10)



Une autre version de l'expression 'les gens sont cons' (source: [Framablog](#))

Interdisons-nous d'emblée une bien trop confortable porte de sortie. Lorsqu'au détour d'une conversation surgit le vocable 'les gens', nous sommes déjà mal barrés. Angle de vision très étroit excluant bien entendu (c'est même son premier intérêt) le locuteur et éventuellement celle ou celui qui lui fait face, la survenue du terme permet déjà d'anticiper avec une quasi-certitude la pauvreté des opinions qu'il précède. Voici d'ailleurs un exercice salutaire qui m'a été inspiré par un amie : soutenir une conversation animée sans recourir à l'expression « les gens ». C'est pas mal sportif, vous verrez, mais surtout inspirant (11). Nous ne sommes que trop

contaminés par une vision étroite et exclusive dont il importe de nous débarrasser afin de saisir un peu mieux la complexité des choses. Avantage collatéral : on évite de se tromper d'ennemi.

On passe à un stade ultérieur encore lorsque les termes 'les gens' sont suivis de la sentence définitive 'sont cons'. Mérite insigne de la formule : régler définitivement la question. L'assertion en effet tient du principe explicatif ultime. Il ne reste plus ensuite grand-chose à dire, voire même à réfléchir. Et c'est bien là qu'est l'os !



['Bande 2 kons'. Essai d'analyse d'un pamphlet routier ...](#)

Seconde conséquence de cette péremptoire affirmation, si les gens sont vraiment cons, on ne doit donc pas en attendre grand-chose : bosser, consommer, faire des gosses, c'est déjà pas mal. Réfléchir, analyser, comprendre ou pire encore débattre, élaborer ensemble, décider, sont évidemment des ambitions largement hors de portée des cons. Laissons donc penser et décider pour nous les gens sérieux, les décideurs ou les influenceurs, en gros ceux qui passent à la télé (12)

« L'opium fait dormir, parce qu'il y a en lui une vertu dormitive dont la nature est d'assoupir les sens » (Molière, Le malade imaginaire, 1673)

D'aucuns (13) ont avancé ici le concept de **procrastination**. En somme nous serions incapables de réagir pour cause de

procrastination. Un peu comme les vertus dormitives de l'opium, quoi.

La première étape de notre démarche (qui devrait me prendre deux articles quand même !) nous verra tenter l'**examen des mécanismes à l'œuvre et des principales contraintes et chausse-trappes du terrain sur lequel nous évoluons**. Si nous avons la prétention de dépasser le niveau des conversations de comptoir, il nous faut à tout le moins dresser un premier inventaire des thèses susceptibles de nous éclairer dans notre recherche, inventaire que je classerai, un peu arbitrairement sans doute, en deux champs d'investigation distincts. **Voici le premier, qui fait l'objet du présent article.**

Première partie: information et cognition

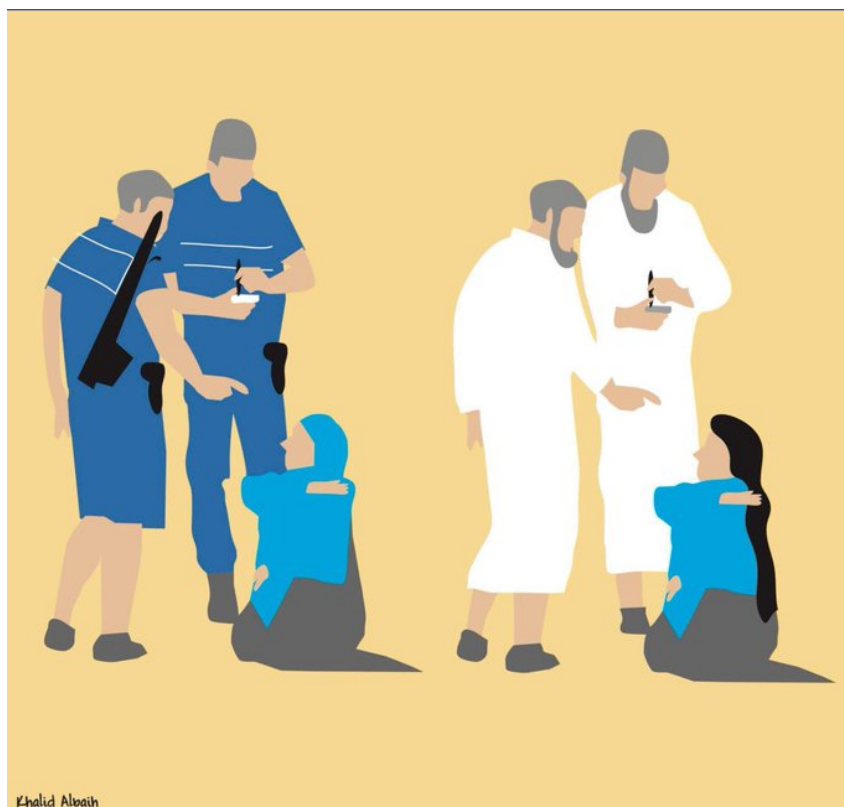
L'individu n'est pas une machine parfaite opérant des choix rationnels au départ d'une information totalement disponible (14). En particulier en situation de risque (15). Dans le monde réel, l'[information](#) est bien souvent dissimulée, tronquée, vidée de son sens par défaut de contextualisation. Notre cognition est lacunaire, biaisée, empreinte de nos affects. Notre libre arbitre (16) est contingent, nos capacités d'abstraction limitées, notre cerveau extrêmement influençable. Dans la thématique du jour, ces multiples limitations se donnent à voir à de **plusieurs niveaux**. Voyons cela.

Six mille tweets par seconde

Chaque seconde, 29000 [Gigaoctets](#) (vingt-neuf mille milliards d'octets) d'information sont publiés dans le monde (17). 184 milliards de tweets sont expédiés chaque année (18). 30.000 au

moins sont partis durant le temps qu'il vous a fallu pour lire cette dernière phrase. Cette saturation, que d'aucuns ont dénommée 'Apocalypse cognitive' (19), constitue un [bruit de fond](#) empêchant tout élément nouveau de se constituer en véritable information. [Gregory BATESON](#) définit l'information comme « une différence qui crée une différence » (20). Mais la différence que constitue l'information (prenons par exemple la modification du régime des pluies en Cévennes depuis une trentaine d'années (21) ou le présent texte) ,dispose de peu de chances d'émerger du colossal bruit de fond que j'ai évoqué plus haut. Dans cette mesure une telle différence **n'existe pas en tant qu'information.**

L'ours polaire et le Burkini



dessin de Khalid ALBAIH

Il est remarquable que ce bruit de fond pourra être sciemment entretenu, voire considérablement développé. En balançant à tout crin du [Burkini](#) ou du [Woke](#), le cercle politico-médiatique suscite un bruit de fond supplémentaire, admirablement amplifié par les réseaux sociaux (22), reléguant au statut de

sous-information ce qui pourrait véritablement faire débat entre nous (23).

L'actualité pipeulisée ou les algorithmes captateurs des réseaux sociaux noient notre capacité d'attention sous des tonnes de [Messi](#) (24) alors que la courbe des recherches sur Google relativement au [dernier rapport \(catastrophique\) du GIEC](#) s'effondre quelques jours après la publication (graphique ci-dessous) de celui-ci. La popularité de l'ours polaire fond aussi rapidement que son bout de banquise.



source: Google Trends

Les scientifiques se relaient depuis des années, que dis-je des décennies, pour produire de retentissants appels dont l'écho inexorablement résonne dans le vide (25).

On pourrait donc dire, en paraphrasant BATESON (voir plus haut) avec quelque ironie, que nous observons ici une différence qui crée l'indifférence. L'info tue l'information.

Dissonance cognitive

La situation que nous explorons aujourd'hui me paraît en quelque sorte constituer un cas d'école pour le concept de dissonance cognitive (26). «La dissonance cognitive est la tension interne propre au système de pensées, croyances, émotions et attitudes (cognitions) d'une personne lorsque plusieurs d'entre elles entrent en contradiction l'une avec l'autre. Le terme désigne également la tension qu'une personne ressent lorsqu'un comportement entre en contradiction avec ses idées ou croyances » ([wikipedia](#)).

Ce qui nous intéresse tout particulièrement ici, c'est le phénomène de 'réduction' de la dissonance. L'écart entre les éléments cognitifs (nous sommes dans la merde) d'une part et notre système de croyance d'autre part (business as usual) est source d'une tension psychique représentant un inconfort réel (même si celui-ci est en bonne partie inconscient ou noyé sous des considérations plus superficielles), qu'il importe de réduire. Les **stratégies de réduction de la tension et donc de la dissonance** sont susceptibles de prendre des formes variées : négation d'éléments de cognition, réinterprétation délirante (complotisme), focalisation sur des détails marginaux (le kangourou apeuré dans l'incendie), rationalisation, modification de l'univers relationnel, superstition, hypocrisie, etc ... (27).

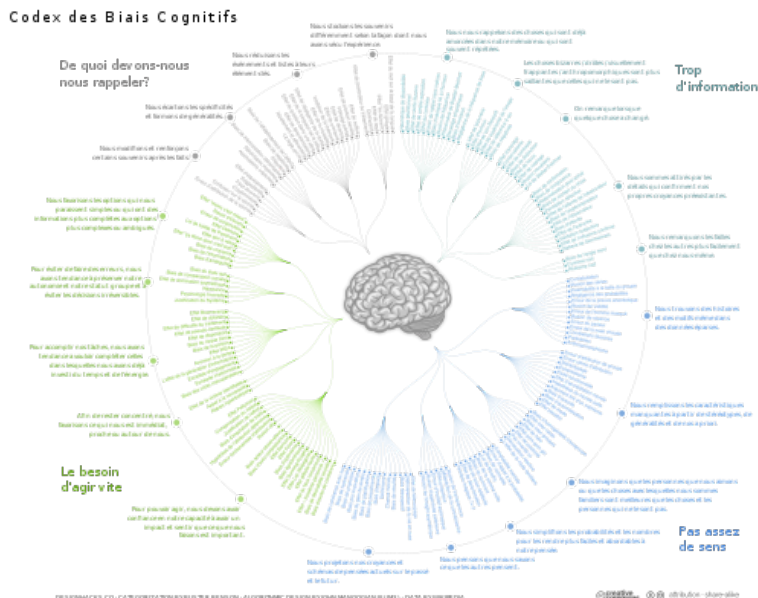
Ainsi des chercheurs ont étudié la réaction de personnes vivant habituellement à proximité d'un danger potentiel, dans ce cas les habitants de villages de montagne susceptibles de se trouver directement impactés par une avalanche (28). Cette étude a mis en évidence divers types de stratégies de réduction de la dissonance :

- **minimiser le risque couru**, par exemple en le relativisant par rapport à des catastrophes survenues ailleurs ou par rapport aux problèmes rencontrés quotidiennement, en lui conférant au contraire un caractère exceptionnel (une façon de dire que la probabilité d'être touché est très faible), en lui posant des limites, vraies ou supposées;
- **chercher à justifier son comportement**, par exemple en invoquant les contraintes de propriété ou d'exploitation agricole, et en se libérant ainsi de la responsabilité de sa situation, en invoquant des préférences de site, et en justifiant ainsi son choix de localisation par une pesée des arguments, en invoquant la confiance dans les experts ou les promoteurs, et en se déchargeant ainsi sur eux de sa responsabilité;

- **minimiser la dissonance**, par exemple par la connaissance du danger et donc la possibilité de l'éviter (le sentiment de maîtriser l'exposition au risque par son comportement est un facteur essentiel), par le fatalisme, ou au contraire la bravade, par l'humour et la dérision.

Un tel descriptif peut parfaitement s'appliquer aux diverses stratégies que nous mettons en place aux fins de réduire la dissonance entre les données relatives aux périls écologiques et socio-économiques en cours de développement d'une part et nos comportements dans tous les aspects de notre existence d'autre part. Pensons donc à fermer le robinet durant notre prochain brossage de dents vespéral, nous n'en dormirons que mieux.

Biais cognitifs



« Pour évaluer un risque, toutes les possibilités devraient être envisagées, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Or, **nous privilégions les issues** qui nous paraissent les plus souhaitables, celles qui sont **conformes à nos attentes et à nos schémas antérieurs** (Wason, 1960, 1981). Cette tendance à chercher des informations qui confirment nos idées (ou préjugés) est connue sous le nom de biais de confirmation. Ce biais nous pousse à interpréter des informations de manière qu'elles corroborent nos opinions et nos hypothèses. Inconsciemment, nous éliminons celles qui les infirment et retenons ou donnons un poids important à celles qui les confirment (Hogarth, 1987 ; Klayman et Ha, 1987 ; Skov et Sherman, 1986). Ce biais de confirmation peut nous faire persévérer dans l'erreur sans tenir compte des indices qui contredisent notre opinion, car reconnaître que nous avons été défaillants, que nous avons mal jugé une situation et que nous nous sommes entêtés est trop destructeur pour l'image de soi. »(29)

Au regard de recherches en sciences sociales, « entre 85 % et 90 % des personnes ne voudraient pas être au courant des événements négatifs à venir »(30). Un résultat que les chercheurs interprètent comme une forme d'**évitement d'affects négatifs anticipés**.

On peut difficilement ici ne pas évoquer le **syndrome de Cassandre**. « Le syndrome ou complexe de Cassandre désigne les situations où on ne croit pas ou ignore des avertissements ou préoccupations légitimes. » ([wikipedia](#)). Dans la mythologie grecque, [Cassandre](#), qui avait reçu d'Apollon le don de prédiction, fut condamnée par celui-ci à n'être crue par personne pour avoir refusé ses divines avances. Les cognitivistes voient ici à l'œuvre, plus pragmatiquement, un **biais de normalité** ou biais de status quo.

J'y pense puis j'oublie

Certaines circonstances peuvent modifier notre sensibilité, notre degré d'ouverture à des informations qui prennent alors sens et peuvent sembler en mesure d'exercer une influence sur nos attitudes et nos choix (31). Quitte à disparaître des radars avec le temps ou l'évolution du contexte. Ainsi, durant le confinement du printemps 2020, [les deux-tiers des Français estimaient qu'il était nécessaire de mettre un sérieux bémol au productivisme et à la recherche de rentabilité](#). Nous observons aujourd'hui, moins de deux années plus tard, des niveaux de consommation comparables à ceux observés avant l'irruption de la pandémie. Les mêmes qui, après s'être émerveillés de la chute des émissions dans l'atmosphère lors des confinements, se consacrent aujourd'hui avec une belle ardeur à reprendre la courbe de la croissance et ses moult externalités délétères. Le moment romantique est passé, retour à la dure loi de la survie au quotidien.

Si nous avons vu que tant la surexposition aux informations de tous ordres que notre équipement cognitif ou la rareté des circonstances où nous serions plus ouverts au changement constituaient de lourdes limites à notre appréhension de ce qui se passe aujourd'hui, nous devrions également **nous inquiéter de la question des intérêts et des pouvoirs en jeu dans la disponibilité des informations**. C'est ce que nous allons examiner dans les paragraphes suivants.

De la cigarette au gasoil

La manipulation de l'information au gré de leurs intérêts économiques par les grandes entreprises ne date pas d'hier (32). C'est ce que d'aucun ont appelé 'La fabrique de l'ignorance' (33) ou [agnostologie](#). Impacts du glyphosate sur la biodiversité, impact cancérigène de l'amiante, rôle des pesticides dans le déclin des populations d'abeilles, bisphénol A, etc, les exemples ne manquent pas. Très bien

[une dizaine de milliardaires](#) (37), dont on peut supposer qu'ils n'ont pas réalisé ces acquisitions dans un grand geste humaniste désintéressé. Être propriétaire de médias d'envergure constitue une puissante position d'influence (38).

Il existe bien entendu des médias minoritaires dont la parole est bien plus libre. Mais il est remarquable que, une fois une idée ou une formule imposée par le discours dominant, sa réfutation nécessite le recours à des moyens argumentaires et autres bien supérieurs à ceux qu'auront nécessité sa mise en place ([loi de Brandolini](#)).

Le coup du pouce

Dérivant en droite ligne du marketing (39), les techniques d'accommodation de l'individu se sont, depuis une quinzaine d'années, amplement diffusées dans la sphère de la gouvernance publique (40) et auprès du personnel politique. Richard THALER, professeur d'économie comportementale à l'Université de Chicago et Cass SUNSTEIN de l'Université de Harvard, auteurs du concept de [nudge](#) (41), en sont les représentants les plus connus du public.



source: wikipedia

Qui ne connaît pas l'anecdote de cette mouche peinte au fond des urinoirs, qui réduit considérablement les tâches de

nettoyage, l'exemple classique du nudge ? « Pour l'instigateur de cette démarche, l'intérêt est de pouvoir agir sur différents leviers relatifs au processus décisionnel d'un consommateur, dans le but de le faire changer de comportement pour un coût très faible. » ([Wikipedia](#)). Le nudge est destiné à se substituer aux contraintes et interdictions. Il suppose une éthique de 'bienveillance'. Un concept qui ne paraît guère opérationnel, et l'on se rappellera à quel point le '[big brother](#)' de G. ORWELL se définit lui aussi dans un esprit de bienveillance.

Les géniteurs du concept, [libertariens](#) déclarés (42), partent d'une position idéologique de détestation des règlements et interdits. Ce qui pourrait bien les rendre sympathiques, au premier abord. Mais, si tous deux abhorrent le contrôle étatique, le libertarien diffère du [libertaire](#) en ce que le premier prône une liberté purement individuelle (et, dans la pratique, nettement plus soucieuse de la propriété privée que des impacts sur autrui de l'exercice de sa propre liberté) alors que le second conçoit la liberté individuelle dans un contexte social et économique égalitaire.

[La mouche au fond de l'urinoir, la cigarette géante dans un hall de gare, l'escalier déguisé en clavier de piano, etc](#), des 'astuces' qui au premier abord s'avéreraient plutôt aimables. On ne peut nier leur intérêt et leur efficacité lorsqu'il s'agit de petits gestes de la vie quotidienne. Cette approche apparaît sous un tout autre éclairage toutefois lorsqu'elle est appliquée à beaucoup plus grande échelle, dans une combinaison inédite d'informations biaisées, d'incitations perverses, de contrôle et de coercition telle que celle réalisée sous le vocable de Pass Sanitaire. Des pratiques qui, des plus simples aux plus orwelliennes, se montrent à l'évidence sous-tendues par une conception d'un individu hétéronome et isolé, inapte à gérer ses choix et devant donc faire l'objet d'une guidance ou de coups de pouce (la traduction littérale du terme anglais 'nudge') comportementaux

(43). Cela paraît plus facile à réaliser effectivement que de chercher à accroître la compétence ou l'esprit critique des citoyens, ou de les amener à élaborer ensemble des solutions adaptées à leur milieu de vie (44). En d'autres termes, une forme d'infantilisation, bien en phase avec le paternalisme (généralement condescendant, parfois injurieux(45)) de nos gouvernants (46). Une conception de l'être humain donc en accord avec l'[hétéronomisation](#) croissante et qui témoigne de sa génétique marketing. Et, j'y arrive, **une pratique renforçant notre passivité, notre docilité, notre non prise en charge des enjeux en cours.**

« Ne voyez-vous pas que le but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? » (47)



Enquête sur les mots pour dire la catastrophe, dans l'article ['Apocalypse Now', 2ème partie](#)

Les mots auxquels nous recourons pour comprendre (les catégories p.ex.) ou communiquer structurent notre pensée. Ils occultent ou au contraire éclairent les éléments de notre monde. Au-delà des euphémismes ('technicienne de surface' pour femme de ménage ou 'hôtesse de caisse', assise sur le tabouret de la caissière), révélateurs néanmoins d'une volonté d'occultation de statuts sociaux, il y va de la compréhension

de notre être au monde et de la structuration de celui-ci. Si le terme 'classe sociale' est quasiment absent de notre univers langagier (catégories socio-professionnelles c'est quand même moins communiçant, pardon, plus chic), c'est notre compréhension des phénomènes socio-économiques en cours qui s'obscurcit, avec la dépolitisation des rapports sociaux. Tandis que l'invention de termes comme 'Transition' ou la perversion d'autres, tel que 'résilience' encadrent, réduisent nos capacités à penser les phénomènes.

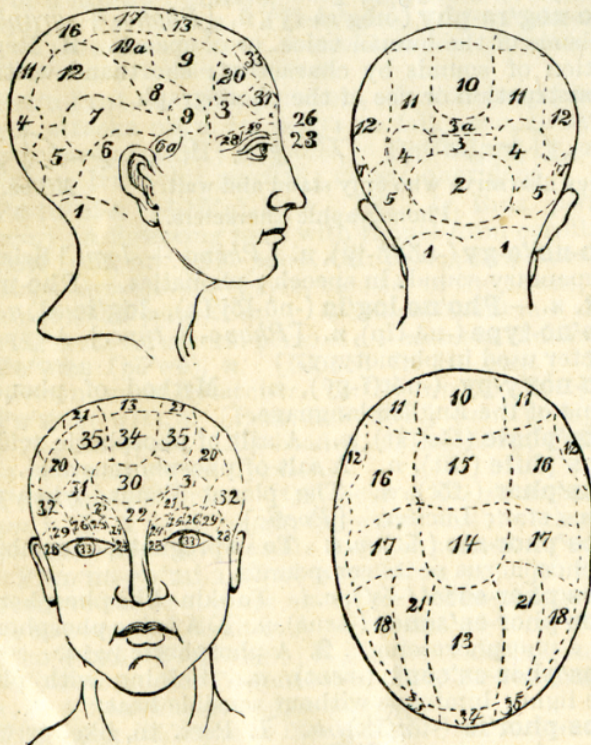
Si certains(48) considèrent les mots comme une arme, c'est donc qu'il faut s'en méfier, et d'abord reconnaître leur rôle décisif là où nous en sommes en ce jour.

De fait, comme dans la dystopie orwellienne, déployer une pensée critique est rendu d'autant plus difficile que les mots pour l'élaborer et pour l'exprimer ont été subvertis.

[T. GUENOLE Le Comptoir 2018](#)

La faute au bug ?

Phre-nol'o-gy (-nŏl'ō-jŷ), *n.* [Gr. φρήν, φρενός + *-logy.*] **1.** Science of the special functions of the several parts of the brain, or of the supposed connection between the faculties of the mind and organs in the brain. **2.** Physiological hypothesis that mental faculties, and traits of character, are shown on the surface of the head or skull; craniology. — **Phre-nol'o-gist**, *n.* — **Phren'o-log'ic** (frĕn'ō-lŏj'ĭk), **Phren'o-log'ic-al**, *a.*



A Chart of Phrenology.

1 Amativeness ; **2** Philoprogenitiveness ; **3** Concentrativeness ; **3 a** Inhabitiveness ; **4** Adhesiveness ; **5** Combativeness ; **6** Destructiveness ; **6 a** Alimentiveness ; **7** Secretiveness ; **8** Acquisitiveness ; **9** Constructiveness ; **10** Self-esteem ; **11** Love of Approbation ; **12** Cautiousness ; **13** Benevolence ; **14** Veneration ; **15** Firmness ; **16** Conscientiousness ; **17** Hope ; **18** Wonder ; **19** Ideality ; **19 a** (Not determined) ; **20** Wit ; **21** Imitation ; **22** Individuality ; **23** Form ; **24** Size ; **25** Weight ; **26** Coloring ; **27** Locality ; **28** Number ; **29** Order ; **30** Eventuality ; **31** Time ; **32** Tune ; **33** Language ; **34** Comparison ; **35** Causality. [Some raise the number of organs to forty-three.]

Article « phrenology » dans le dictionnaire Webster – circa 1900 (source: wikimedia)

« Face au changement climatique, **notre cerveau est-il notre pire ennemi ?** » s'interrogeait il y a peu un quotidien généraliste (49), faisant référence aux recherches neurologiques démontrant l'influence de certains circuits neuronaux sur nos conduites qualifiées de 'irrationnelles'. De là à estimer que notre incapacité à agir efficacement face aux menaces climatiques serait due à des dispositifs cérébraux, hérités d'une phylogenèse complexe et aujourd'hui inadapés, il n'y a qu'un pas, qui ne demande qu'à être allègrement franchi par des auteurs en mal de succès médiatiques ou de librairie. Et bien sûr une majorité de journalistes emboîte le

pas sans moufter.

Notre amour des explications simples et des consignes étroites (voici un autre champs d'investigation pour les neurologues !) suffit sans doute à expliquer le succès de tels raccourcis intellectuels. Aujourd'hui les éditeurs peuvent compter sur une motivation d'achat supplémentaire dans la mesure où la souffrance liée à la stase actuelle nous pousse à rechercher toute forme de réassurance ou même simplement d'explication déresponsabilisante (50).

Le débat scientifique autour de l'influence du cerveau, et en particulier de [ses composants archaïques](#), sur le comportement humain n'est pas une affaire récente (51). Ces questions nous reviennent, dans l'actualité du changement climatique, avec l'ouvrage vulgarisateur de S. BOHLER (52) dont l'intitulé '**Le bug humain: pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher**' augure bien du caractère outrageusement simplificateur de l'analyse. Voici la thèse de l'auteur (ainsi résumée par l'éditeur) : *« Sébastien Bohler docteur en neurosciences et rédacteur en chef du magazine Cerveau et psycho apporte sur la grande question du devenir contemporain un éclairage nouveau, déroutant et original. Pour lui, le premier coupable à incriminer n'est pas l'avidité des hommes ou leur supposée méchanceté mais bien, de manière plus banalement physiologique, la constitution même de notre cerveau lui-même. Au cœur de notre cerveau, un petit organe appelé striatum régit depuis l'apparition de l'espèce nos comportements. Il a habitué le cerveau humain à poursuivre 5 objectifs qui ont pour but la survie de l'espèce : manger, se reproduire, acquérir du pouvoir, étendre son territoire, s'imposer face à autrui. Le problème est que le striatum est aux commandes d'un cerveau toujours plus performant (l'homme s'est bien imposé comme le mammifère dominant de la planète) et réclame toujours plus de récompenses pour son action. Tel un drogué, il ne peut discipliner sa tendance à l'excès. À aucun moment, il ne cherche à se limiter. Hier notre cerveau*

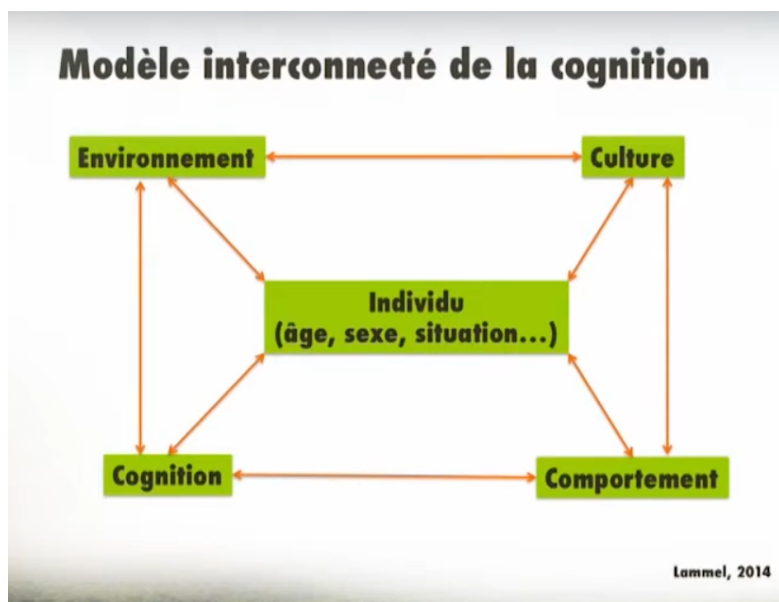
était notre allié, il nous a fait triompher de la nature. Aujourd'hui il est en passe de devenir notre pire ennemi. ».

La soi-disante démonstration menée par S. BOHLER a fait l'objet d'un démontage en règle par le chercheur en neurologie développementale [T. GARDETTE](#) (53). Au niveau scientifique, les critiques formulées par le chercheur dénoncent les erreurs, approximations et généralisation coupables dans le volet neurologique des thèses de l'auteur : rôle exclusif de la dopamine, relation entre striatum et comportements addictifs, etc. Sur un plan plus épistémologique, T. GARDETTE met en évidence un axiome implicite dans l'approche évolutionniste adoptée par S. BOHLER, celui-ci **ne retenant que la pression compétitive**, évacuant sans discussion la logique de la coopération dans l'évolution (54). On retrouve ici le fondement quasiment idéologique de l'[Evo-psy](#), l'évolutionnisme psychologique. Une approche qui a d'ailleurs valu à S. BOHLER de recevoir antérieurement de sévères critiques, assez comparables en fait à celles que suscite 'Le bug humain'. (55).

Un second axiome implicite chez cet auteur est son recours systématique à la **'nature humaine' comme principe explicatif ultime**. L'homme que nous connaissons aujourd'hui et son comportement ont été essentiellement façonnés par l'évolution de la 'nature humaine' (elle-même sous l'influence exclusive de la compétition, ainsi que vu ci-dessus). Le social, l'économique et le politique sont priés de s'éclipser discrètement par la porte de derrière, merci (56). On se croirait dans le monde sinistre de [Y.N. HARARI](#) !

Il y a plus que certainement un souci avec les circuits neuronaux de la récompense (entre autres) dans notre espèce. Mais ce ne sont pas de telles approches réductrices qui nous permettront d'y comprendre quoi que ce soit (57).

Modèle réduit



saisie d'écran

On peut tenter d'imaginer un modèle systémique de la cognition, tel celui proposé par [Lammel \(2014\)](#), affiché ci-contre. Au départ de recherches sociologiques menées dans différents pays et milieux, ces chercheurs du CNRS ont identifié ce qu'ils appellent les 'limites de la cognition' relativement au changement climatique :

- les limites des mécanismes sensoriels humains (j'ajouterais 'dans un contexte de surabondance d'information')
- le décalage entre la cause et l'effet (j'ajouterais 'dans un contexte de désinformation ou de manipulation des médias')
- la sous-estimation systématique de la fréquence des événements rares
- les distances spatiales, temporelles et sociales entre 'auteurs' et victimes'.

A ces limites identifiées par les chercheurs j'ajouterais, au regard des développements auxquels nous nous sommes livrés dans ce premier article:

- les multiples détournements et asservissements du

langage

- la panoplie de biais neuronaux, sensoriels et sociaux, ainsi que leur exploitation en termes de marketing
- l'influence des médias classiques et sociaux, éventuellement asservie à des intérêts économiques et/ou de pouvoir.

J'en resterai là pour ce premier épisode, je n'ai sans doute que trop écrit déjà. Dans le deuxième, qui devrait trouver place ici sous peu, je vous proposerai de prendre un peu de distance pour mener **une réflexion sur la question de savoir si nous sommes bien à la hauteur des choix qu'il nous faut faire. Si nous sommes prêts à assumer une amère lucidité.**

A suivre donc, avec l'article '[Pilule bleue ou pilule rouge ?](#)'

(1) [Event 201](#), organisé en octobre 2019 par le Johns Hopkins Center for Health Security, ou les rapports de l'OMS depuis 2015 (référence manquante)

(2) Épiphénomène lourdement pénalisant pour nombre d'entre nous c'est certain, mais épiphénomène quand même puisque cette pandémie se présente bien plus comme un révélateur que comme un élément de type causal (voir notamment [le documentaire de A. de Halleux](#)).

(3) L'infrastructure du système (et en particulier la concentration des pouvoirs) n'ayant pas fondamentalement changé entre le début de 2019 et aujourd'hui.

(4) Expression qui, à peine un an après avoir fait florès (tout comme à la même époque les applaudissements aux fenêtres à 20 heures, reconnaissance collective du travail à la limite du sacrificiel des travailleur(se)s du secteur hospitalier,

aujourd'hui démissionnant en masse ou virés pour cause de refus de vaccination) apparaît déjà tellement désuète, tant au regard de la naïveté foncière du concept que dans la perspective de plus en plus probable d'une installation dans le long terme de cette épidémie-ci.

(5) J'ai pris la peine de rassembler dans un tableau divers constats des évolutions écologiques, sociales, économiques et politiques intervenues récemment, en gros depuis la rédaction de mon texte 'Apocalypse Now'. Ce document, qui ne prétend en rien à l'exhaustivité, est néanmoins trop volumineux pour prendre place dans une note en bas d'article. Il est [consultable ici](#).

(6) La COP26, dernier avatar de négociations visant à changer pour que rien ne change, en fait une nouvelle fois l'illustration. Voir p.ex. [ici](#).

(7) La réaction de l'animal à une situation de stress aigu constitue un classique. D'autres modes de réaction au traumatisme, vécus individuellement et/ou socialement, se donnent à voir également aujourd'hui, tels le déni ou la dissociation (je fais un gros don annuel à Greenpeace et je commande sans complexe sur Amazone).

(8) [Louis CROCO, Traumatismes psychiques \(2007\)](#).

(9) Ces éléments de constat, sans aucun doute, doivent être nuancés en ce qui concerne les jeunes, nés au cours du siècle présent. Je m'interroge. Cette génération a-t-elle pris la pleine mesure de l'héritage pourri qui leur est laissé ? [Elle semble en tout cas tout autant impactée par le traumatisme](#). Est-elle plus réactive que ses aînés ? Quand se lassera-t-elle d'attendre gentiment que ceux-ci se bougent vraiment ?

(10) Le titre ainsi qu'une part du contenu de ce paragraphe sont inspirés de l'article de Nicolas FRAMONT [« « Pourquoi dire « les gens sont cons », c'est con »](#) (Frustration Magazine, 22.07.21).

(11) On peut également tenter l'exercice avec « [Les papas papous](#) » ...

(12)

<https://www.csa.fr/Informer/Collections-du-CSA/Observatoire-de-la-diversite/Barometre-de-la-diversite-de-la-societe-francaise-resultats-de-la-vague-2019>

<https://www.frustrationmagazine.fr/meteo-neiges-television-de-riche-enquete-monopole-classes-superieures-a-television/>

<https://www.acrimed.org/Medias-de-classe-haine-de-classe>

(13)

<https://www.franceculture.fr/emissions/radiographies-du-coronavirus/le-climat-au-risque-de-la-procrastination>

(14) Même si ces hypothèses myopes constituent un des fondements de la théorie économique classique. J'espère avoir l'occasion de traiter ultérieurement de cette vision et des distorsions qu'elle impose tant à l'individu qu'au collectif.

(15) <https://journals.openedition.org/vertigo/12125>. Pour une revue de la littérature scientifique sur le sujet : https://www.researchgate.net/publication/247515228_The_influence_of_affect_on_higher_level_cognition_A_review_of_research_on_interpretation_judgement_decision_making_and_reasoning

(16) Ah, réfléchir au libre arbitre, Spinoza, etc ... Un article de plus en gestation (à durée indéterminée).

(17) <https://www.planetoscope.com/Internet-/1523-.html>

(18) <https://www.planetoscope.com/Internet-/1547-.html>

(19) https://www.puf.com/content/Apocalypse_cognitive

(20) BATESON G., *Mind and Nature: A Necessary Unity*, Hampton (1979).

(21)

<https://theconversation.com/dans-les-cevennes-les-pluviometres>

[-tombent-daccord-les-pluies-extremes-sintensifient-169142](#)

(22)

<http://www.reputatiolab.com/2016/08/sest-propage-polemique-burkini-reseaux-sociaux/>

(23) Malgré le matraquage médiatique, ou les fausses problématiques imposées par les politiques, les préoccupations des Français, et ils sont loin d'être les seuls dans le cas, semblent orientées vers des questions sociales, économiques ou écologiques bien plus que sur la taille d'un vêtement de plage, les prénoms culturellement corrects ou la recette du couscous. Voir p.ex.

<https://www.pewresearch.org/fact-tank/2020/10/16/many-globally-are-as-concerned-about-climate-change-as-about-the-spread-of-infectious-diseases/>

(24)

<https://www.ladepeche.fr/2021/09/24/lionel-messi-le-loyer-exorbitant-de-sa-nouvelle-maison-pres-de-paris-9811324.php>

(25) Voir par exemple les appels de scientifiques [listés ici](#). Ou ce [rappel historique](#).

(26) L. Festinger, A theory of cognitive dissonance, Stanford university press (1957)

(27) [La théorie de la dissonance cognitive :une théorie âgée d'un demi-siècle, David Vaidis et Séverine Halimi-Falkowicz, 2007.](#)

(28) Schoeneich Philippe, Busset-Henchoz Mary-Claude. La dissonance cognitive : facteur explicatif de l'accoutumance au risque. In: [Revue de géographie alpine, tome 86, n°2, 1998. pp. 53-62.](#)

(29) [Jacky Leneveu et Mireille Mary Laville, « La perception et l'évaluation des risques d'un point de vue psychologique », Vertigo – la revue électronique en sciences de](#)

[l'environnement, Volume 12 Numéro 1 | mai 2012.](#)

(30) [Psychological Review 2017, Vol. 124, No. 2, 179 –196
Cassandra's Regret: The Psychology of Not Wanting to Know,
Gerd Gigerenzer Rocio Garcia-Retamero](#)

(31) C'est le concept de la '[Fenêtre d'Overton](#)'

(32) Oreskes, N. et Conway, E. (2010). *Merchants of Doubt: How a Handful of Scientists Obscured the Truth on Issues from Tobacco Smoke to Global Warming*. New York, Bloomsbury Press.

(33) Titre adopté par [P. VASSELIN](#) pour son documentaire (sorti en 2021) : <https://boutique.arte.tv/detail/la-fabrique-de-lignorance>.

(34) Voir par exemple le [reportage de 'Cash Investigation' réalisé en 2015](#).

(35) <https://www.climatefiles.com/> ou, plus proche de nous et tout récent: [Alertes précoces et émergence d'une responsabilité environnementale : Les réactions de Total face au réchauffement climatique, 1968-2021, Christophe Bonneuil, Pierre-Louis Choquet, Benjamin Franta, Global Environmental Change, 19 October 2021.](#)

(36) <https://www.greenpeace.fr/espace-presse/ag-de-total-greenwashing-vs-resolution-climat-total-ratera-t-il-encore-le-coche-de-la-lutte-contre-le-changement-climatique/>

(37) Les médias publics 'aux ordres' sont très bien également en matière de propagande ([p.ex. ici](#)).

(38) <https://www.acrimed.org/Les-grandes-manoeuvres-de-concentration#nb12> ou <https://basta.media/Le-pouvoir-d-influence-delirant-des-dix-milliardaires-qui-possedent-la-presse>

(39) Une approche du neuro-marketing peut-être dans un prochain article ?...

(40)

<https://www.modernisation.gouv.fr/outils-et-formations/le-nudge-un-nouvel-outil-au-service-de-laction-publique> ou <https://www.modernisation.gouv.fr/outils-et-formations/le-nudge-un-nouvel-outil-au-service-de-laction-publique>

(41) Richard H. Thaler, Cass R. Sunstein, Etude (Poche), 2012

(42) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Nudge_\(livre\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Nudge_(livre))

(43) quand il ne s'agit pas tout simplement d'arrondir les angles du triptyque contraindre / surveiller / punir qui chaque jour envahit un peu plus notre paysage social et politique

(44) Les systèmes 'réflexif' d'une part et 'automatique' de l'autre, de THALER et SUNSTEIN.

(45) Un exemple pris au hasard dans un [large florilège présidentiel](#): « Une gare c'est un lieu où on croise les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien. » Un mépris de classe peut-être hérité d'un prédécesseur comme F. HOLLANDE et [ses sarcasmes sur les 'sans-dents'](#).

(46) Qui semble beaucoup plus apparent [aux yeux d'observateurs étrangers](#) que des médias hexagonaux.

(47) Georges ORWELL, 1984 (1949). La tirade complète: « Ne voyez-vous pas que le but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée, car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. La Révolution sera complète quand le langage sera parfait. Vers 2050, plus tôt probablement, toute connaissance de l'ancienne langue aura disparu. Toute

littérature du passé aura été détruite. Chaucer, Shakespeare, Milton, Byron n'existeront plus qu'en version novlangue. Même la littérature du Parti changera. Même les slogans changeront. Comment pourrait-il y avoir une devise comme « La liberté, c'est l'esclavage », alors que le concept même de liberté aura été aboli ? En fait, il n'y aura pas de pensée telle que nous la comprenons maintenant. Orthodoxie signifie non pensant, qui n'a pas besoin de pensée. L'orthodoxie, c'est l'inconscience.»

(48) S. DERKAOUI et N. FRAMONT, *La guerre des mots*, Le Passager Clandestin, 2020

(49)

<https://www.letemps.ch/societe/face-changement-climatique-cerv-eau-estil-pire-ennemi>

(50) Voir plus haut, sous le titre 'dissonance cognitive'

(51)

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-passeurs-de-science-le-cerveau/petites-histoires-des-neurosciences>

(52) [Sébastien Bohler, Le bug humain : pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher, Paris, Robert Laffont, 2019](#)

(53)

<https://bonpote.com/la-faute-a-notre-cerveau-vraiment-les-erreurs-du-bug-humain-de-s-bohler/>

(54) Tiens cela me rappelle mes jeunes années et [la sociobiologie](#) de E.O. WILSON, qui a fini par partir en vrilles quelques années plus tard (voir p.ex. *Misère de la sociobiologie* : Patrick Tort (Ed.), Presses Universitaires de France, 1985) ! Déjà du vivant de DARWIN, les conceptions de celui-ci ont donné lieu à [des dérives du même type, dénoncées par DARWIN lui-même](#). A titre d'alternative, voir p.ex. [T. WARING et Z.T. WOOD, Long-term gene-culture coevolution and](#)

the human evolutionary transition, Proc. R. Soc. (2021).

(55) Voir *les critiques de Odile FILLOT relativement à l'émission "Bohler : les hommes, les femmes, et nos cerveaux", 16 novembre 2012, www.arretsurimages.net.*

(56) *Une déconstruction comparable du terme 'anthropocène' dans la seconde partie de mon article 'Apocalypse Now'.*

(57) Toujours bien en vue dans ma liste d'articles à venir, une réflexion approfondie sur cette question ... Chaque jour j'apprends la patience.